



L'humour des Poilus canadiens durant la Grande Guerre (deuxième partie : *Le Canard de Montréal*)

Bernard Andrès

Number 70, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038746ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038746ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté
La Société des Dix

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andrès, B. (2016). L'humour des Poilus canadiens durant la Grande Guerre (deuxième partie : *Le Canard de Montréal*). *Les Cahiers des dix*, (70), 131–177. <https://doi.org/10.7202/1038746ar>

Article abstract

Despite the conscription crisis of 1917 and the tensions between English and French concerning Canada's involvement in the Great War, over 30,000 French Canadians went overseas. They became famous for their bravery at the battles of Ypres, Courcellette and Vimy. A certain ambivalence towards the "Mother Country" (Canada? England? France?) became evident among these French-speaking soldiers most of whom fought under the British flag. Also of note was a certain mistrust of the military hierarchy and of British colonial authorities. Rare firsthand evidence published in French between 1914 and 1920 allows us to view this episode of Québec history from a new angle, that of humour. In an attempt to ward off death and sidestep wartime censorship, these accounts use subversive strategies such as humour, irony and sarcasm. This kind of writing may be found in the accounts of some of these French Canadian soldiers between 1914 and 1920. Most of them served in English uniforms: Henri Chassé, Claudius Corneloup, Arthur J. Lapointe, A. and W. Audette, Joseph A. Lavoie and Moïse E. Martin. Paul Caron, the only one to die at the front, enrolled in the French army: this determined nationalist said he was fighting for France and was opposed to "British navalism and imperialism."

L'humour des Poilus canadiens durant la Grande Guerre (deuxième partie: *Le Canard de Montréal*)

BERNARD ANDRÈS¹

Dans l'article précédent², j'ai rappelé les circonstances de l'engagement canadien dans la Grande Guerre et le contexte idéologique dans lequel s'exprimaient les écrivains combattants. Il était question du type de narrativité qui se déploie dans leurs textes et de l'humour dont ils font preuve. Malgré la gravité du sujet et l'horreur des situations vécues — pour s'en libérer peut-être —, le narrateur parvient à en sourire. Cela lui permet aussi de ménager la sensibilité des lecteurs. Observable dans de nombreux récits de guerre à l'époque³, cette distance face à l'événement prend un tour assez particulier chez les Canadiens français. S'y manifestent une certaine ambivalence face à *la* patrie (le Canada, l'Angleterre, la France?) et une forme de défiance envers la hiérarchie et les autorités coloniales. Qu'ils portent le casque anglais ou le français, les sept auteurs examinés adoptent la perspective d'une « guerre vue d'en bas ».

-
1. J'exprime ma gratitude aux collègues qui ont contribué à ma réflexion sur le sujet, au premier chef, Laurier Lacroix. Je suis aussi redevable à Pierre Monette pour son aide dans le repérage des sources, sa lecture attentive du manuscrit et pour la préparation des illustrations. Je remercie enfin les institutions qui ont fourni ces dernières et en ont autorisé la reproduction, ainsi que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada qui appuie mon projet « Archéologie littéraire de l'humour au Québec ».
 2. B. ANDRÈS, « L'humour des Poilus canadiens durant la Grande Guerre (première partie) », *Les Cahiers des Dix*, n° 69 (2015), p. 214-249. J'y référerai à l'avenir par: « mon précédent article », suivi de la pagination.
 3. *Ibid*, p. 236.

Si Paul Caron s'est engagé dans la Légion étrangère française, Henri Chassé, Claudius Corneloup, Arthur Joseph Lapointe, A. Audette et W. Audette, ainsi que Joseph A. Lavoie guerroyent, eux, sous le drapeau anglais. Face à la censure de guerre, ils recourent tous à ces stratégies d'évitement, mais aussi de subversion, que sont l'humour (noir à l'occasion), l'ironie et le sarcasme. Plus violente, proche de l'affrontement, cette dernière forme de distance critique se manifeste dans un texte à caractère pamphlétaire auquel je m'attache à présent : *Une Unité Canadienne*⁴. Il est paru sous le même titre en deux versions :

— l'une partielle, en feuilleton hebdomadaire dans journal satirique montréalais *Le Canard*, entre le 28 septembre 1919 et le 8 février 1920⁵ ;

— et l'autre in extenso dans une brochure de juin 1920⁶.

Je n'ai livré qu'un bref aperçu d'*Une Unité Canadienne* dans mon article précédent. Compte tenu de l'originalité de ce titre qui s'inscrit dans une longue histoire du livre illustré au Québec⁷, j'y consacre la présente étude en analysant le passage d'une production sérielle à une parution en volume. Les auteurs désignent par « brochure » leur édition reliée de 1920 qui, avec ses quelque cent soixante pages, excède largement ce qu'on désigne aujourd'hui par « brochure » (à

-
4. *Le Robert* donne la définition suivante du pamphlet : « Petit livre, court écrit de caractère satirique, qui attaque avec violence le pouvoir établi, l'opinion prévalente ». Avec ses 162 pages, *Une Unité Canadienne* relève du discours pamphlétaire en matière d'outrance, mais non de longueur. Sur le rapport entre cette outrance, la brièveté relative, la périodicité et la précarité de ce type d'écrit, voir « Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois », dans B. ANDRÈS, *Écrire le Québec : de la contrainte à la contrariété*, Montréal, Éditions XYZ, 2001, p. 184-210.
 5. *Une Unité Canadienne*, dans *Le Canard*, Montréal, 28 septembre 1919 ; 5, 12, 19, 26 octobre ; 2, 16, 23 novembre ; 7, 14, 21, 28 décembre ; 4, 11, 18, 25 janvier 1920 ; 1^{er}, 8 février. Je remercie Michel Litalien qui m'a mis sur la piste de cette diffusion d'*Unité Canadienne*, « en feuilletons partiels dans le journal satirique québécois "*Le Canard*" peu après sa sortie en 1920 » (communication à l'auteur, 30 juin 2015). Le dépouillement de cette publication montre que le feuilleton a plutôt précédé la brochure, j'y reviendrai.
 6. E. I. OVAL, [pseudonyme de Joseph A. Lavoie], et E. RASTUS [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne. "Coq-à-l'Âne" Série-Comique. Par E. I. Oval & E. Rastus*, s.l., s.éd., 1920, v, 162 p. (ci-après : *Une Unité Canadienne*). Je n'ai pu repérer exactement le mois de parution de la brochure finale (probablement juin, d'après l'annonce dans *Le Canard*). Ce livre est accessible sous format PDF sur le site « Internet Archive » : <https://archive.org/stream/uneunitcanadie00lavo#page/n5/mode/2up> (consulté le 12 août 2016 ; on n'y offre toutefois pas la page de titre illustrée par Rastus et reproduite ici même, Fig. 13).
 7. Voir S. DANAUX, *L'iconographie d'une littérature. Évolution et singularités du livre illustré francophone au Québec, 1840-1940*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « L'archive littéraire au Québec, série Approches », 2013.

moins qu'on n'entende par là le mode rudimentaire de reliure de ce livre dont les feuilles sont sommairement assemblées par des agrafes). Que dire de l'évolution des textes d'une édition à l'autre et des raisons qui conduisirent les auteurs à prendre la plume et le crayon, une fois démobilisés? Si l'on en sait encore peu sur l'illustrateur Moïse Ernest Martin⁸, cette étude, en revanche, nous permet de mieux cerner la personnalité de Joseph A. Lavoie, archiviste et infirmier, ainsi que le contexte sociopolitique des lendemains de guerre à Montréal⁹. Outre le recours aux propres publications de Lavoie entre 1919 et 1932, j'ai fait appel aux sources journalistiques et militaires canadiennes, tout en tenant compte des travaux déjà parus sur la période, tant en histoire militaire qu'en histoire de la presse et de la caricature. Cette étude sur l'humour en temps de guerre soulève la question des allégeances identitaires et politiques en 1914-1918. Elle nous conduira de la genèse d'*Une Unité Canadienne* à la question plus générale de l'anonymat et du pseudonymat des « lanceurs d'alerte » en période de conflit armé.

Un témoignage « sério-comique »

Sous-titrés "*Coq-à-l'Âne*" *Sério-Comique*, ces textes sous pseudonymes tranchent par leur originalité avec les autres témoignages publiés par des soldats canadiens à l'époque même de la Grande Guerre. Nous ne sommes plus dans les actions héroïques narrées par Corneloup dans *L'Épopée du Vingt-deuxième*, pas plus que dans le pathos des *Souvenirs* de Lapointe ou de Chassé. Loin aussi de l'esquive salutaire offerte par le divertissement pascalien cher à Caron¹⁰. À l'épique et au tragique de ces récits du front, à l'exaltation des batailles, répond chez Lavoie et

-
8. À ce jour, je ne dispose que des renseignements suivants : Ernest Moïse Martin est né le 22 janvier 1877 à Hull ; marié en 1911 avec Alice Grenier, il s'engage à trente-huit ans pour la Grande Guerre et publie en 1919-1920 avec Joseph Lavoie *Une Unité Canadienne*. Il est décédé le 31 août 1965 à Ste-Anne-de-Bellevue.
 9. Si *Une Unité Canadienne* est répertoriée dans les travaux de M. LITALIEN, de M. MICHAUD et de C. PÉPIN que je signalais dans mon précédent article (p. 234, note 56), on ne disposait jusqu'à ce jour d'aucune donnée biographique sur les auteurs. Ils n'ont droit qu'à une fugace mention dans D. SAINT-JACQUES et L. ROBERT (dir.), *La vie littéraire au Québec*, vol. VI (1919-1933), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, p. 340-341. Je donne en annexe à ce travail une notice biographique de Joseph Lavoie (1884-1945).
 10. Voir mon article précédent, p. 247. On songe aussi à la vertu « dédramatisante » de l'humour en temps de guerre, étudiée par Jean-Claude GARDES (« L'expression du bon sens populaire dans la revue berlinoise *Kladderadatsch* durant la seconde moitié du XIX^e siècle, dans : M. CAMBRON, D. HARDY et coll., *Quand la caricature sort du journal. Baptiste Ladébauche 1878-1957*, Montréal, Fides, 2015, p. 95-111).

Martin une légèreté proche du cynisme. À l'arrière des lignes de combat, l'hôpital militaire offre à l'infirmier brimé par ses supérieurs un spectacle peu édifiant¹¹.

Autre élément caractéristique d'*Une Unité Canadienne*: l'ordonnancement du récit. Présente dans les autres narrations, la chronologie linéaire des campagnes de 1914-1918 n'a pas sa place dans le "*Coq-à-l'Âne*". Sur le mode «sérieo-comique» sont plutôt livrés une suite décousue de pointes et de persifflages, un florilège d'anecdotes humoristiques sur «les dessous de la guerre». Que dire de ce règlement de compte en bonne et due forme? On y découvre une mosaïque de portraits et de faits divers mis en scène comme des sketches ou des saynètes. Dénonçant «les actes ignominieux des mauvais officiers» qu'il aurait subis entre 1915 et 1919, le sergent infirmier Lavoie, alias E. I. Oval, laisse libre cours à sa verve sarcastique: cent soixante-deux pages «enluminées» de vingt caricatures cinglantes. Signées E. Rastus, ces dernières sont attribuables à un certain Moïse Ernest Martin, lui-même sergent au même hôpital¹². On en jugera par celles qui illustrent l'évocation d'un charivari donné le 32 [sic] novembre 1919, en l'honneur des autorités militaires¹³. Il s'agit là probablement d'une parodie du gala offert à Montréal le 27 septembre 1919, en l'honneur des officiers des hôpitaux militaires canadiens, de retour au Québec.

Commençons donc par l'époque de cette démobilisation.

Une première édition dans *Le Canard* (septembre 1919-février 1920)

Sitôt rentrés dans leurs foyers, Lavoie et Martin entendent bien témoigner de leurs déboires et de ceux de leurs compagnons d'infortune. Ayant probablement accumulé de copieuses notes et croquis tout au long de leur engagement,

11. Sur ces hôpitaux militaires canadiens postés en région parisienne, je renvoie à mon article précédent (p. 233-234, notes 51-52) et aux travaux M. LITALIEN, *Dans la tourmente : deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre (1915-1919)*, Outremont, Athéna Éditions, 2003, et de R. DESJARDINS, «Ces médecins montréalais en marge de l'orthodoxie», *Canadian Bulletin of Medical History / Bulletin canadien d'histoire de la médecine*, vol. XVIII, 2001, p. 337-338.

12. Je décrypte dans ces pseudonymes les anagrammes de nos auteurs: *Oval* / *Lavoie* et *Rastus* / *Ernest Martin*. Ajoutons que «Rastus» (diminutif d'Éraste) est alors usité aux États-Unis où il désigne parfois péjorativement l'Afro-Américain. En juillet 1910, c'est le personnage comique du Noir nommé «Sambo Remo Rastus Brown» dans une bande dessinée du *Chicago Daily Tribune*: <http://archives.chicagotribune.com/1910/07/01/page/13/article/comic-2-no-title> (consulté le 31 juillet 2016).

13. Voir *infra*, figure 6: «Baiser fraternel».

les deux compères choisissent de les diffuser dans la presse québécoise, comme une forme de correspondance ou de « reportage »¹⁴ : bien avant le *tweet* et *Facebook*, c'était le moyen le plus rapide de saisir l'opinion publique au moment même où surgissait l'événement. Or, à l'époque, l'actualité qui mobilise la presse et captive le public, c'est — outre *Aurore l'enfant martyr*¹⁵ —, le retour de « nos héros », leur démobilisation, les hommages qu'on leur prodigue, mais aussi la reprise des débats politiques après « l'union sacrée » imposée durant le conflit. Plongeons-nous dans cette atmosphère d'après-guerre pour mieux comprendre les motivations du duo Lavoie-Martin... et la genèse de leur pamphlet.

La recherche de ce pamphlet dans la presse montréalaise de 1919 nous conduit au 28 septembre, date à laquelle l'hebdomadaire *Le Canard* offre en page 14, sur deux colonnes, le tout début d'« UNE UNITÉ CANADIENNE. Récit humoristique des principales aventures qui se sont passées en Europe durant la grande guerre qui vient de se terminer par la VICTOIRE ». Suit l'avertissement de l'éditeur : « LE CANARD commence, dans ce présent numéro, la publication des principaux faits qui se sont produits depuis la fondation de... Une unité canadienne. Nos lecteurs nous seront gré [*sic.*] de leur faire connaître les principaux incidents qui ont fait rigoler ou... pleurer nos Héros-Médecins de la GRANDE GUERRE¹⁶. »

-
14. Sorte de reportage ludique sur la guerre, *Une Unité s'apparente aux correspondances d'Hector Berthelot*, alias Ladébauche, dans le premier *Canard* de 1877 (v. MICHELINE CAMBRON, « Les voyages autour du monde de Ladébauche, d'Hector Berthelot à Albéric Bourgeois. Quand la caricature sort du journal [...], *op. cit.*, p. 22 et suivantes. Récits de voyage en langue vernaculaire », in MICHELINE CAMBRON, DOMINIC HARDY *et coll.*
 15. Le dépouillement de *La Patrie* entre septembre 1919 et décembre 1920 nous renseigne notamment sur le procès de Marie-Anne Houde qui a martyrisé sa belle-fille Aurore Gagnon, sur la propagation de la grippe espagnole, sur le gouvernement fédéral qui adopte une taxe sur le revenu destinée à n'être imposée que pendant quelques années, sur les « apaches » et les « bandits nègres » qui hantent les lointaines banlieues de Montréal-Nord et sur les mésaventures militaires d'un certain ministre soviétique du nom de... Trotsky ! : communication de Piere Monette à l'auteur, 20 juin 2016.
 16. *Le Canard*, Montréal, 43^e année, 28 septembre 1919, p. 14 (ci-après : *Le Canard*, suivi de la date). Disponible en ligne à BAnQ pour les années 1877-1903, *Le Canard* n'est consultable qu'en microfilm (MIC A946) à la Collection nationale pour l'année qui nous intéresse : 1919-1920. L'orthographe d'« Une unité canadienne » et de « Grande Guerre » varie d'un texte à l'autre (avec ou sans majuscules ou guillemets), tout comme celle du *Canard* : je transcris littéralement ces occurrences, tout comme les autres extraits cités.

Une Unité Canadienne

Récit humoristique des principales aventures qui se sont passées... en Europe durant la grande guerre qui visait de se terminer par la VICTOIRE.

LE CANARD commence, dans ce présent numéro, la publication des principaux faits qui se sont produits depuis la fondation de... Une unité, canadienne. Nos lecteurs nous seront grés de leur faire connaître les principaux incidents qui ont fait rigoler ou... pleurer nos Héros-Médecins de LA GRANDE GUERRE.

—1916—

—Montréal—

Une nuit d'hiver vers les cinq heures, un commandant avec trois officiers très supérieurs, en auto Ford, sortirent de la rue Sanguinet pour la rue Ste-Catherine, venant d'une partie de plaisir, se trouve nez à nez avec quatre soldats de son Unité. Disparition des soldats reconnaissant leur commandant. Ce lui-ci les reconnut cependant et dit: "Mes hommes ne s'en font pas. Ils aiment le plaisir eux-aussi!"

Un officier capitaine venant de l'ouest, et dont le nez rougit par le scotch, et remarquable par les éclairs qu'il lance dans la nuit, disait un jour à un groupe de soldats: "Si j'étais certain de tuer cinq boches, j'irais au front." Comme il n'était pas certain, il n'y est pas allé. Il aime mieux tuer les lapins et troubler les coeurs féminins! XXe siècle, tu es le siècle de la barbarie.

Ce même officier capitaine avec une équipe d'hommes va à la gare Bonaventure pour y placer du bagage dans les wagons. Arrivé à la gare, il donne le commandement de "Right-turn". Le mouvement se fait admirablement bien, mais par malheur, les hommes avaient le dos à la gare. Le capitaine en colère, de dire: "Imbéciles, vous voyez bien que le dépôt (sic) est par là". Rires dans les rangs.

Quelques temps après, ce même capitaine, commandant une autre équipe d'hommes, donne le commandement de "Front". Commandement inconnu. Pas un seul soldat remue. Le capitaine surpris, réfléchit quelques secondes et dit au sergent-major: "Prend les donc (sic), les commandements de l'infanterie ne sont pas comme ceux de la cavalerie". (Rires et acclamations).

—Sur l'Océan—

Pour celui qui sait voir et observer, la traversée de l'Océan amuse beaucoup. Un jour donc, sur un vaisseau que nous appellerons "le Baltic", faisant le voyage d'Halifax à Liverpool, un certain capitaine qui fit même durant quelques années l'époux de la "Concordia", et riche de plusieurs dix milles dollars, riait de bon coeur, de ses amis les officiers qui avaient donné des pourboires aux garçons de tables et de cabines, tout simplement comme des soldats qui eux aussi savent vivre et voyager. "Je n'ai pas donné, dit-il un seul sou de pourboire durant la traversée, et j'ai été aussi bien traité que vous. Alors le commandant témoin de cette triste comédie engeule ce capitaine avare, et le traite de peigne. Rires et moqueries des officiers. Qui rit bien rira le dernier. Qui me dira si ce capitaine est un gros peigne ou un peigne fin.

—Angletterre—

Quel est le Canadien qui est revenu au pays avec l'amour du climat anglais. Après une nuit froide, et sans sommeil dans des wagons de 6e classe qui n'ont pas même de cabinets d'aisance pour soulager nos intestins en colère, nous arrivons enfin au grand camp canadien de Shornellif, Co. de Hent. Les officiers, comme par enchantement, disparaissent de nos yeux, même celui de service qui n'a pas eu le courage de nous suivre à noire nouveau camp. Le soir, après installation de nos tentes, la pluie, l'éternelle pluie anglaise nous tombe ainsi sans arrêt durant quinze jours. Le camp est couvert de boue jus-

LA DISCIPLINE MILITAIRE.



(Scène série-comique à la cour du colonel Matamor)

COLO—Sergent, vous êtes accusé de... Qu'avez-vous à dire ?
SERGENT—Colonel, je n'ai...
COLO—Taisez-vous! Vous aggravez votre cas. Vous n'êtes qu'une brute. Vous pensez que, parce que vous portez 3 galons sur le bras, vous allez tout conduire ici. Mais vous allez apprendre que c'est moi qui commande.

qu'à la cheville du pied. Nos tentes en reçoivent la visite et nous couchons dans la boue. Oh! que nous avons regretté nos grabats de la caserne de Montréal, et nos beaux et doux lits blancs du vaisseau qui nous a traversés. Enfin après trois jours de cette misérable vie, un officier de service vint nous voir, et nous dire en ricanant que c'est la guerre, et ne pas nous en faire. Aussitôt, il s'envoia vers son bel hôtel en ville. Je ne sais si tous les officiers des régiments ont fait la même chose, mais je sais fort bien que les nôtres ont eu peur d'un peu de misère. La misère n'est-elle pas seulement pour le mercenaire soldat. Le grand nombre de nos officiers (Dieu merci, il y en a eu de très bons, et nous n'en perdons pas la mémoire), considéraient comme des chiens les soldats, à qui on enlevait le meilleur, et sur lesquels on se déchargeait de tout.

Que d'officiers faisaient faire leur travail par les soldats, travail qu'ils étaient obligés de faire selon les lois militaires, et voulaient faire de même avec les sous-officiers. Ceux-ci qui connaissaient les lois militaires, ne s'en sont pas laissés imposer.

Ils ont forcé ces officiers parvusseux, et jolisseux à faire leur travail. Ah! Messieurs, vous avez pris votre bien aise durant la guerre, les poches remplies d'argent. A nous maintenant les petits, les riens devenus grands et quelque chose avec la liberté, de vous faire connaître, vous les égoïstes, les arrivistes, les jolisseux, les preneurs. Nous vous avons enduré par discipline et diplomatie, nous vous avons observé par plaisir, et nous vous ferons connaître par devoir. Aujourd'hui, la Vérité, toujours la Vérité et rien que la Vérité. Que celui qui reconnaîtra son bonnet s'en coiffe sans récrimination. Sinon, nous lui en donnerons un plus dur.

(A suivre)

Figure 1

«La discipline militaire»

Le Canard, 28 septembre 1919

BAnQ, Collection nationale, MIC A946

Six paragraphes complètent la première page du feuilleton clôturé (ou ouvert), comme il se doit, par un « À suivre¹⁷ ». Il y est question d'un capitaine éméché donnant à Montréal des ordres incohérents à des soldats en partance pour l'Europe. Rires et quolibets dans les rangs, que ce soit à la gare, durant la traversée ou à l'arrivée en Angleterre. Dès cette entrée en matière sur le mode ironique, l'objectif du feuilleton est livré: ces « officiers paresseux » qui ont exploité leurs soldats n'ont qu'à bien se tenir aujourd'hui: « Ah! Messieurs, vous avez pris votre bien aise durant la guerre, les poches remplies d'argent. À nous maintenant les petits, les riens devenus grands et quelque chose avec la liberté, de vous faire connaître, vous les égoïstes, les arrivistes, les jouisseurs, les preneurs. Nous vous avons endurés par discipline et diplomatie [...], et nous vous ferons connaître par devoir. Aujourd'hui, la Vérité, toujours la Vérité, rien que la Vérité. » Non signé, le texte est flanqué d'un premier dessin tout aussi anonyme, intitulé « La discipline militaire. Scène serio-comique à la cour du colonel Matamor » (fig. 1). Le règlement de compte se poursuivra de la sorte durant cinq mois, au rythme d'une page ou deux par semaine, jusqu'à ce que, le 8 février suivant, les auteurs interrompent le feuilleton pour annoncer la parution prochaine du volume complet d'*Une Unité Canadienne* (vers juin 1920).

La comparaison entre les deux éditions montre que le feuilleton lui-même est constitué de notes de guerre de Lavoie et Martin, portant sur leur service à l'Hôpital canadien près de Paris. Les limites de cet article ne m'autorisent pas à détailler les différences entre les deux versions. Qu'il suffise de dire que ces variantes sont mineures et que, quantitativement, le ratio-page est approximativement de 80 à 165 (soit près du double pour l'édition finale). Quant aux illustrations de Martin, alias Rastus, elles sont presque toutes livrées dans *Le Canard* (16 dessins sur 20).

Considérons à présent deux variantes majeures qui expliquent précisément le lien entre l'édition partielle (feuilletonnesque) et l'édition complète (brochée). La première est l'avertissement de l'éditeur cité plus haut: « LE CANARD commence, dans ce présent numéro, la publication des principaux faits [...] », etc. Ces cinq lignes imprimées font office d'introduction à ce qui, dans la brochure, tiendra sur deux pages et demie de préface. Mais dans les deux versions introductives apparaît la figure de « l'officier jouisseur » qui exploite ses soldats à l'insu de l'opinion publique et qui récolte les lauriers au préjudice de ses subalternes:

17. Lavoie ne signe pas encore son texte. Apparemment, le pseudonyme « Oval » n'apparaîtra que dans la brochure de juin 1920. Par contre, les caricatures sont déjà bien signées du pseudonyme « E. Rastus » dans *Le Canard*.

Durant la guerre et même après, nous avons remarqué que les journaux se plaisaient à « assommer » les officiers de louanges, tandis que les soldats, ces petits qui ont gagné la guerre, étaient laissés dans l'ombre. Pour remédier à cet « oubli », nous avons voulu vous faire connaître les souffrances du soldat, souffrances causées non seulement par l'état de guerre, mais principalement par le mauvais instinct du mauvais officier, de l'officier jouisseur et égoïste, tel que rencontré durant nos quatre années de guerre¹⁸.

Le fait est que le samedi 27 septembre 1919, la veille même de la première parution du feuilleton dans *Le Canard*, un superbe banquet était donné au Montreal Club. On y fêtait en grandes pompes « le retour à Montréal des deux valeureux hôpitaux canadiens-français Saint-Cloud et Laval¹⁹ ». Il s'agit bel et bien des unités où Lavoie et Martin venaient de « souffrir » entre 1916 et 1919. Mais si le festin était « en l'honneur des médecins militaires canadiens-français », le journal qui s'en fait l'écho le surlendemain ne mentionne nullement, parmi les dizaines de gradés et de « citoyens les plus en vue de la métropole », la présence de nos petits infirmiers. Outre celui qui deviendra leur tête de Turc, le colonel Georges-Étienne Beauchamp, « Chevalier de la Légion d'Honneur et commandant de l'hôpital Laval » (alias « Moi » dans le pamphlet) et le colonel Arthur Mignault, « commandant de la Légion d'honneur, commandant de l'hôpital St-Cloud », tous les majors, lieutenants-colonels, capitaines et généraux bardés de décorations festoient en bonne compagnie : politiciens, échevins, notaires, Monseigneur Gauthier, recteur de l'Université Laval, sénateurs, présidents et vice-présidents (dont celui de la Chambre de Commerce). Parmi les ronflants discours rapportés dans la presse, seule une personnalité, pour excuser son absence, commet un mot de gratitude incluant en bout de liste... les infirmiers, sous-officiers et soldats desdits hôpitaux²⁰. On imagine l'effet de cette nouvelle sur nos pioupioux de l'*Unité Canadienne* qui voient ainsi confirmé, au retour de la guerre, que seuls leurs supérieurs sont toujours « assommés de louanges ». C'est ainsi que le « hasard » fit paraître au lendemain même du magnifique banquet, le premier jet du feuilleton qui nous intéresse. Comment ne pas y voir la source d'une de ces

18. *Une Unité Canadienne*, p. III.

19. *Le Canada*, vol. XVII, n° 150, lundi 29 sept 1919, p. 8. Pierre Monette me signale que *La Patrie* publie le même jour un autre compte rendu de ce banquet sous le titre : « On célèbre le retour du personnel de nos hôpitaux militaires par un banquet. Une très belle et très enthousiaste réunion des vétérans du service des hôpitaux de St-Cloud et Laval ». Rien sur nos infirmiers, mais, des colonels Beauchamp et Mignault, jusqu'à Sa Grandeur Monseigneur Gauthier, les mêmes « huiles » se trouvent nommées dans l'article qui conclut : « Les convives se séparèrent au chant de "Dieu sauve le Roi" » : *La Patrie*, 41^e année, n° 181, lundi 29 sept 1919, p. 9.

20. Il s'agit de l'honorable Philippe Roy, haut commissaire canadien à Londres.

parodies irrévérencieuses dont Lavoie et Martin régaleront leurs lecteurs d'abord en feuilleton, puis en brochure?

Tout indique en effet que la concordance temporelle entre ce banquet du 27 septembre et le début du feuilleton, le 28, n'a rien de fortuit. Il en ira de même d'un autre événement qui marquera en janvier 1920 la fin du feuilleton. Retenons pour l'instant le tour vindicatif dudit feuilleton, justifié aux yeux des auteurs par l'ingratitude des pouvoirs publics à l'endroit des « petits qui ont gagné la guerre, [et sont] laissés dans l'ombre ». On se rappelle les dénonciations de J.-C. Charlebois au moment de la crise de la conscription. En 1917, le dessinateur adoptait le point de vue du petit peuple opposé au gouvernement fédéral, à l'establishment politico-financier et aux profiteurs de guerre qui ont entraîné le Canada dans le conflit : « Conscrivez [*sic*] les fils des gros faiseurs de munitions, et vous la tuez, la conscription²¹ ». Deux ans plus tard, la paix revenue, les séquelles de la crise sont toujours là et les esprits s'échauffent. La lecture de la presse donne un bon aperçu du climat sociopolitique et des luttes parlementaires en septembre 1919. Que trouve-t-on notamment dans la livraison même qui couvre le fameux banquet de nos médecins hauts gradés?

Hostilités d'après-guerre

À la une du journal libéral *Le Canada*, un long article commente la prorogation de la session parlementaire à Ottawa. Elle n'avait été convoquée que pour l'approbation de la nouvelle Société des Nations et la ratification du Traité de Paix. Mais l'opposition libérale au gouvernement unioniste de Robert Laird Borden entend bien remettre sur le tapis la Loi du service militaire adoptée en juillet 1917, et la Loi d'élection en temps de guerre²². Encore vifs sont le souvenir des émeutes à Québec²³ et la désertion des conscrits du printemps 1918, suite à la suppression des exemptions en faveur des fils d'agriculteurs. On n'oublie pas non plus l'élection de décembre 1917 où les francophones se retrouvèrent exclus du

21. Voir mon article précédent, p. 238-239.

22. La « Loi d'élection en temps de guerre » (Loi Borden-Meighen) accordait le vote aux femmes et aux parentes de soldats sous les armes (naturellement favorables à la levée de nouvelles troupes), et elle écartait les Canadiens naturalisés venant de nations ennemies, un électorat plutôt sympathique aux libéraux.

23. B. RICHARD, « Le 1^{er} avril 1918 — Émeute à Québec contre la conscription : résistance politique ou culturelle? », conférence à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque, Montréal, 31 janvier 2013. Disponible sur le site de la Fondation Lionel-Groulx : <http://www.fondationlionelgroulx.org/Le-1er-avril-1918-Emeute-a-Quebec.html> (visité le 2 septembre 2015).

pouvoir fédéral (Wilfrid Laurier refusa d'y participer). Deux ans plus tard, donc, alors que la coalition unioniste chancèle et que Borden va bientôt lâcher prise, l'opposition reprend du poil de la bête. Ce ne sera décidément pas la « Session de la Paix », ironise l'éditorialiste du *Canada*. Au lieu de jouir des « douces, profondes et réjouissantes émotions de la victoire et de la paix », voilà que ressurgit la controverse sur les « élections volées » et la « machination ourdie pour manipuler le vote des soldats » : « Les Libéraux ont accusé le gouvernement d'avoir violé la sainteté du droit de vote, d'avoir porté atteinte aux volontés populaires, d'avoir commis un acte antidémocratique, “d'avoir traitreusement posé une main impie sur la volonté populaire”²⁴. »

Dans un tel climat de contestation, on ne s'étonne pas qu'un autre article porte, lui, sur le sort des déserteurs : « Qu'on fasse des insoumis de bons citoyens ». Pourquoi donc, la paix revenue, continue-t-on à « leur faire une chasse sans pitié » ? Outre le fait que ces causes encombrant inutilement les tribunaux et grèvent nos budgets, « le cas de l'insoumis canadien est tout à fait spécial et ne peut en aucun cas se comparer à celui des vieux pays ». Là-bas, argumente-t-on, « la conscription était une institution bien établie ». Au Canada, en revanche, le gouvernement avait d'abord assuré qu'il n'y recourrait point, avant de se raviser. Il l'imposa finalement « à la suite d'une lutte politique violente et dont le souvenir est resté vivace dans l'esprit de ces jeunes gens », tonne l'article. Appel est donc fait à l'amnistie pour ces insoumis, afin de « mettre toutes les forces vives du pays en œuvre ».

Si j'insiste autant sur le contexte de la première parution du feuilleton « UNE UNITÉ CANADIENNE », c'est pour mieux cerner le type d'humour et d'humeur qui animent nos auteurs. Plus proche de l'ironie et du sarcasme, le ton ici adopté se nourrit du même ressentiment observable chez les Libéraux au lendemain de la Grande Guerre. La paix recouvrée au plan militaire, le temps est venu pour les Libéraux de rouvrir les hostilités au plan intérieur. Les élections fédérales de 1921 porteront au pouvoir le gouvernement libéral de Mackenzie King (resté fidèle à Laurier contre la conscription), alors qu'au Québec, les Libéraux se maintiendront, de Lomer Gouin à Louis-Alexandre Taschereau. C'est sur ce fond politique et en commentant cette actualité que la presse québécoise s'engage dans l'après-guerre. Gardons à l'esprit cette conjoncture politique et demandons-nous

24. *Le Canada*, vol XVII, n° 150, lundi 29 sept 1919, p. 1. Un autre article, p. 4, détaille les « fourberies » de la Loi Borden-Meighen qui « triplait le privilège du vote d'une certaine classe de la société et [...] en défranchisait une autre qu'on soupçonnait ne pas devoir être favorable au gouvernement ». Cette loi, dans son application, « pourvoyait aux votes de soldats jusque dans les champs de bataille » où, par intimidation, « les agents du gouvernement ont forcé les soldats à voter pour des candidats unionistes ».

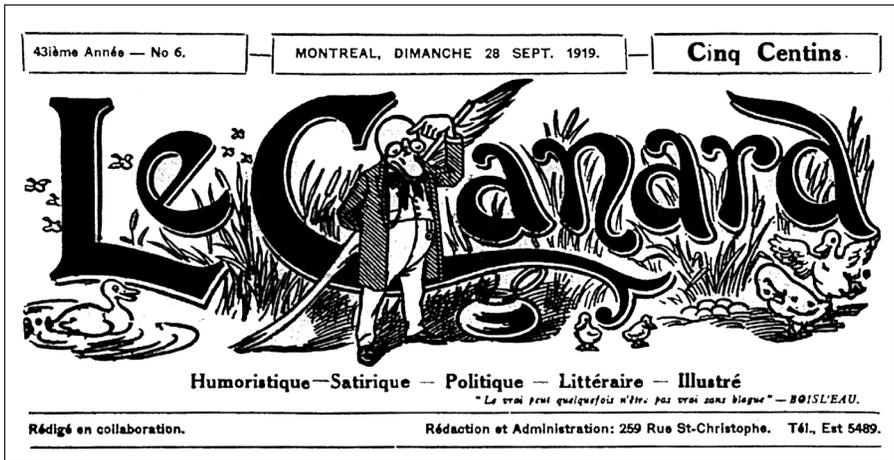


Figure 2

Cartouche du *Canard*, 28 septembre 1919
 BAnQ, Collection nationale, MIC A946

pourquoi les auteurs d'« Une Unité Canadienne » choisissent *Le Canard* pour y livrer leur *couac* (« son faux et discordant rendu par une voix ou un instrument », dit *Le Robert*) (fig. 2).

Un *Canard* antérieur au *Canard enchaîné*

Dans leur ouvrage sur la presse satirique au Québec, Robert Aird et Mira Falardeau marquent bien l'essor de ce type de journalisme depuis les années 1860-1880. Leur succès s'impose auprès d'un nouveau lectorat friand d'actualités imagées qui ciblaient les mœurs politiques et les scandales du temps. De radicales à modérées, ces feuilles humoristiques sont d'inspiration libérale. Elles ciblent la Confédération comme l'ultramontanisme et prônent « des idéaux démocratiques et républicains », dont la laïcité, la liberté de parole et de pensée, l'indépendance face à l'Angleterre et les États-Unis²⁵. *La Scie illustrée* et *Le Perroquet* (1865), le *Charivari canadien* (1868), *Le Farceur* (1878), *Le Grognaud* (1881), *Le Violon* (1886) : parmi tous les titres couverts par Aird et Falardeau, « *Le Canard* se distingue comme le journal satirique qui a eu la vie la plus longue » (1877-1936)²⁶. Fondée à Montréal

25. R. AIRD et M. FALARDEAU, *Histoire de la caricature au Québec*, Montréal, VLB, 2009, p. 33-34.

26. *Ibid.*, p. 45. Je n'évoque ici que certains titres francophones. Aird et Falardeau offrent un plus vaste panorama de la production francophone et anglophone dans ce domaine, tout comme D. HARDY, « Une grande noirceur : splendeurs et mystères de la caricature au Québec,

par Hector Berthelot en 1867, la feuille palmipède tire à 10 000 exemplaires en 1877 et à 15 000 en 1879 (de quoi faire pâlir d'envie nos canards contemporains). Si les cinquante-neuf années d'existence du *Canard* montréalais n'atteignent pas le centenaire du *Canard enchaîné* français, il l'a tout de même précédé de quelques décennies²⁷. Hebdomadaire dominical, le *Canard* montréalais se présente comme «Humoristique — Satirique — Politique — Littéraire — Illustré». Avec sa devise «Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague —BoisL'eau», *Le Canard* pastiche le poète satirique Nicolas Boileau: «Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable²⁸».

Aird et Falardeau observent avec raison que «les Québécois ont été depuis longtemps de grands consommateurs de médias et aussi d'humour, qu'il soit verbal ou visuel. Ils ont par le fait même été de gros consommateurs d'images et ouverts aux métissages entre les genres²⁹». Quand on sait que Berthelot, alias Ladébauche, alias L'Abbé Tise, frayait avec des esprits forts comme Arthur Buies, Honoré Mercier et le franc-maçon Honoré Beaugrand, on comprend le souffle qui animait ces périodiques. Leur succès populaire incline à penser que le Québec d'alors était moins soumis qu'on l'eût pensé à la fêrule ultramontaine. À l'approche de la Grande Guerre, *Le Canard* comme *Le Taon* et d'autres feuilles satiriques poursuivent leur travail de sape en commentant l'actualité. S'y illustrent de nouveaux dessinateurs comme Alonzo Ryan et Joseph Charlebois. C'est dans *Le Canard* que, sous les pseudonymes Joe ou Aled, de féroces caricatures s'en prennent au patronage des conservateurs ou au ministre Borden, responsable de la Loi du service militaire. On s'explique donc aisément pourquoi, en 1919-1920, Lavoie et Martin choisissent *Le Canard*, ce fleuron de «l'image railleuse» montréalaise, pour livrer en feuilleton leur «Unité canadienne». Sans avoir le talent d'Henri Julien, de Berthelot Brunet ou d'Albéric Bourgeois et, plus tard

1899-1960 », dans S. Le Men (dir.), *L'art de la caricature*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, «Les arts en correspondance», 2011, p. 151-170. En matière de longévité, j'écris ces lignes alors que le magazine d'humour québécois *Safarir* publie son dernier numéro après vingt-neuf ans de bons et joyeux services (octobre 1987 – juillet 2016). Dans les années 1990, *Safarir* tirait dans les 80 000 exemplaires.

27. Fondé en pleine Grande Guerre, *Le Canard enchaîné* lance son premier couac le 10 septembre 1915. Dans la série des *Dossiers du Canard enchaîné*, le numéro de juillet 2014 (M2149-132, p. 93) rappelle que «le choix du titre est à lui seul un petit résumé de la lutte contre le bourrage de crâne. Le mot “canard” désigne à la fois un journal et l'une de ces fausses nouvelles qui ont pullulé durant la guerre. [...] L'adjectif “enchaîné” renvoie à la censure imposée à la presse pendant le conflit.»

28. *Le Canard*, 28 septembre 1919 (la citation de Nicolas Boileau vient de *l'Art poétique*, chant III).

29. R. AIRD et M. FALARDEAU, *Histoire de la caricature au Québec*, op. cit., p. 71.

de Joseph Charlebois, force est d'admettre que notre Moïse Martin, alias Rastus dans *Le Canard*, s'inscrivait honorablement dans la lignée de ses prédécesseurs.

Mais revenons aux dernières livraisons d'« Une unité canadienne » en feuilleton. Le 11 janvier 1920, *Le Canard* publie une lettre venue de France, « pour prouver que « Le Canard » [canadien] est bien lu et répandu ». Due à un lecteur qui signe « Jean Ris II » (!), elle est datée du 10 novembre 1919 et elle provient de Joinville-le-Pont (où œuvrait l'hôpital canadien). Se présentant comme un ancien collègue de Lavoie et Martin, l'épistolier, resté en France, félicite ces derniers pour leur publication. Il atteste aussi de la véracité des événements narrés en feuilleton et de la triste réputation de « notre chef » (l'officier G.- E. Beauchamp) : « J'espère que ton Couac... couac matinal de chaque semaine s'unira à ma voix pour venir crier à la population Montréalaise [*sic*] déjà instruite tout notre mépris au colonel Matamor³⁰. » Adressant aux auteurs et aux « vrais “boys” de l'hôpital Laval » le bonjour de « la petite colonie canadienne vivant en France », le lecteur clôt sa missive d'un « Vive la liberté, À mort la tyrannie, Des tyrans maintenant, [signé] Jean Ris II » (fig.3).

La page suivante du *Canard* offre une caricature du même gradé, le « Col. MOI », surmontant un poème satirique intitulé « J'Me Pousse » (« je m'en vais » en langue populaire). On y voit ledit colonel en civil, quittant à jamais le Canada pour gagner Paris où, espère-t-il, il retrouvera le confort et la dignité qu'on lui refuse à présent à Montréal :

Au “Club”, on n'me regarde plus
 J'suis considéré comme un intrus.
 Et du « Canard » je suis l'jocrisse
 J'me glisse
 Les conservateurs devaient m'caser
 dans une position très élevée
 Mais puisq'y m'donnent pas d'fiolle
 J'décolle³¹.

Cette vision revancharde de leur ex-colonel correspond-elle à la réalité, ou bien nos auteurs fantasment-ils l'exil punitif de leur « tyran »³²? Quoi qu'il en soit, le 1^{er} février suivant, *Le Canard* publie une page qui ne sera pas reprise dans

30. *Le Canard*, 11 janvier 1920.

31. *Ibid.* Notons que la reprise de ce poème dans la brochure *Une Unité Canadienne* masquera le titre du *Canard* avec la variante suivante : « Et du C... je suis l'jocrisse ».

32. C'est ce que donne à penser le volume *Biographies canadiennes-françaises* (Montréal, Éditions biographiques canadiennes-françaises, 1922). Ce *who's who* présente alors Georges Beauchamp, avec toutes ses médailles, comme commandant de l'hôpital général n° 6 et « Directeur de la St-John Ambulance Association dont il est un des conférenciers. Directeur

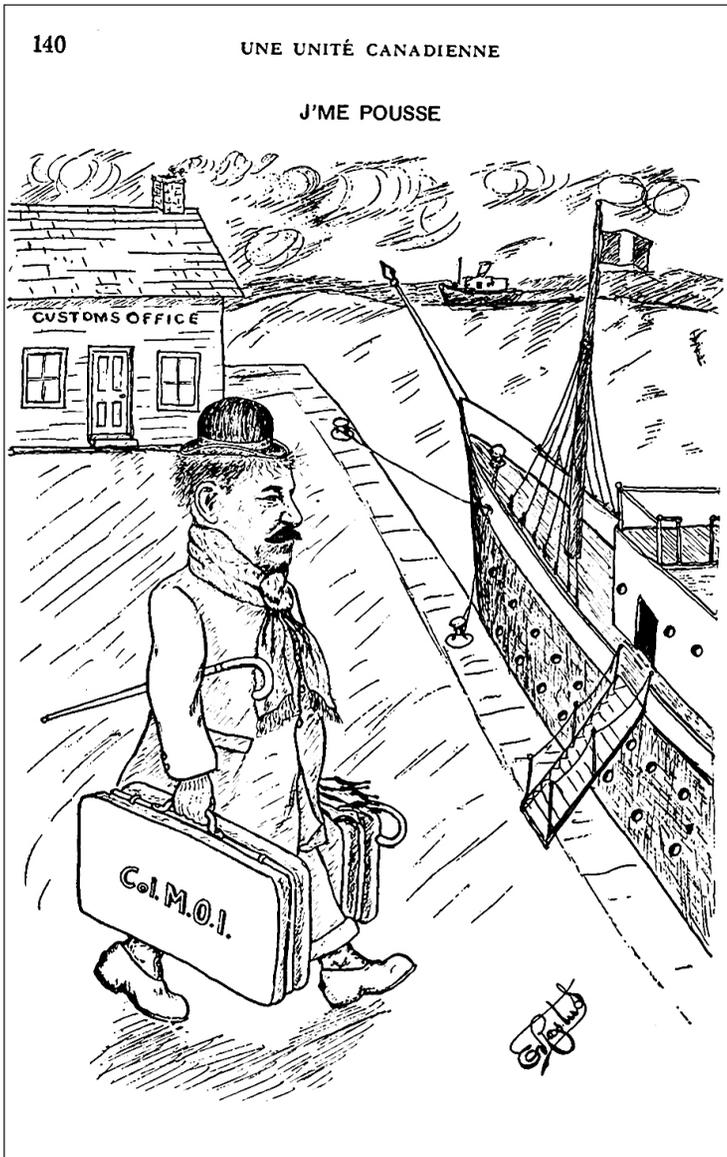


Figure 3

« J'me pousse »

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie]

et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin],

Une Unité Canadienne. « Coq-à-l'Âne » Serio-Comique. Par E. I. Oval & E. Rastus,
s.l., s.éd., 1920, p. 140 (collection de l'auteur)

la brochure d'*Une Unité Canadienne*³³. Les auteurs s'y présentent « à la dernière année de leur vie militaire », enfin libérés « de la tyrannie d'un "parvenu" », et vivant en harmonie dans leur famille. Mais, affirment-ils, leur quiétude est menacée par « l'arrivée... clandestine de notre "ex"-colonel », son portrait dans la presse et les louanges qu'elle lui sert alors (il s'agit apparemment de la couverture de son retour, dont il a été question en septembre 1919). Constatant que les journaux les oubliaient « pour ne louer que [leur] colonel », Lavoie et Martin sortent de leur « quasi-sommeil » : « C'est pourquoi, clament-ils, nous avons entrepris cette campagne dans "Le Canard" ». Cette mise au point du 1^{er} février 1920 dans l'hebdo satirique dut probablement irriter au plus haut point le colonel Beauchamp. Elle était en effet illustrée par une caricature de Rastus intitulée « Mon Royaume pour un Cheval (ou une Jument) ». Le même « Col. MOI » y fuyait encore vers l'Europe, poursuivi par des chiots et un molosse identifié comme « La faim », « Les comptes à rendre », « La mauvaise renommée » et « les dettes » ! « Sales bêtes !... » hurle le fuyard (fig. 4).

C'en est trop. Le 8 février suivant, *Le Canard* donne à entendre que le colonel menace de poursuivre devant les tribunaux les auteurs s'ils persistent à diffuser leurs attaques. Ce à quoi nos trublions répondent d'un seul couac : l'intimidation les incite plutôt à aller de l'avant et à publier cette fois-ci en brochure leur *Unité Canadienne*. Ce n'était point leur intention initiale, mais à présent, clament-ils, leur choix s'impose. Ils cessent la diffusion dans *Le Canard* : « nous réviserons et corrigerons notre travail. La dernière partie qui est la plus intéressante, paraîtra donc dans notre brochure. [...] Les nouvelles caricatures seront encore plus amusantes que celles déjà parues ». Après avoir remercié pour leurs encouragements les lecteurs du *Canard*, les auteurs poursuivront résolument leur « oeuvre de patriotisme et d'humanité » :

Quant au Colonel qui veut nous poursuivre et nous faire arrêter, nous lui en donnerons donc l'occasion [...]. Qu'il ne la manque pas. Comme la grâce divine, elle ne passera qu'une fois, à lui d'en profiter. À son « Rendez-vous » au Palais de Justice nous nous rendrons à la course. Nous en avons vu bien d'autres qu'il en soit assuré [...]. Nous avons par-devers nous des centaines de prescriptions pour guérir les nerveux et les morveux. Nous le prévenons que nous avons des centaines de témoins pour venir jurer et appuyer nos dires.

À bon entendeur, salut !

Maintenant, à la brochure de ... [faire]

« JUSTICE »

de la Société de Colonisation et de Rapatriement de Montréal. Membre de la Société médicale de Montréal. Membre du Club St-Denis et du Cercle universitaire de Montréal » : p. 224.

33. L'esprit de cette page, sinon la lettre, se retrouvera toutefois dans la préface de la brochure en juin 1920.



Figure 4

«Mon royaume pour un cheval (ou une jument)»

E. I. Oval et E. Rastus, *Une Unité Canadienne* [...], p. 147

Suit un avis de la direction du *Canard* intitulé « LES DESSOUS DE LA GUERRE ». Il confirme la fin du présent feuilleton, mais il annonce aussitôt le début d'un nouveau, et ce, dans le même esprit. Il s'agira de « Une autre 'Unité Canadienne'. Nouveau récit humoristique des soldats de l'armée canadienne ». Les lecteurs du *Canard* jouiront ainsi d'une « suite » au récit de Lavoie et Martin dont on peut dire qu'ils auront fait école³⁴.

Quatre mois plus tard, paraît enfin leur brochure *Une Unité Canadienne*, avec l'intégrale de leurs notes de guerre. L'heureux événement avait fait l'objet d'une annonce dans *Le Canard* du 23 mai :

Eh! bien, mes chers amis, nous avons l'honneur et le très grand plaisir de vous annoncer que la brochure de « Une Unité Canadienne », est en ce moment sous presse [...]. Suivez « Le Canard », il vous annoncera sa naissance, le temps arrivé.

Nous vous donnerons du papier pour 90 cents et des « caricatures » et de la « littérature » pour \$5,000.00, prix de la jument du colonel. Nous vous promettons de vous faire rire, jusqu'à ce que la mort s'en suive. Ensemble, nous monterons au ciel, où le vieux Pierre nous passera les clefs de la Porte pour que nous fassions retourner tous les mauvais officiers de la Grande Guerre 1914-1918 [...].

[signé] G. VU et G. FAIT³⁵

Une deuxième édition en brochure (juin 1920)

Considérons à présent cette édition de juin 1920 pour mieux cerner l'humour frondeur qui s'y déploie, mais aussi l'ardent patriotisme de leurs auteurs quand, au terme du pamphlet, ils abandonnent la cible Beauchamp et polémiquent avec un Français qui dénigre l'engagement des cousins canadiens. Nous verrons comment un tel changement de cible leur permettra d'élargir le débat et de passer d'un plaidoyer *pro domo* à une défense et illustration du Canada français. Dans ce champ de tir où s'exercent nos francs-tireurs, observons donc leur tactique de combat.

34. Ainsi, dans « Une autre "Unité Canadienne" », *Le Canard* du 14 mars 1920 présente-t-il deux colonnes de dénonciations concernant les mêmes hôpitaux canadiens de la région parisienne: incompétence notoire d'un « capiston » diplômé et palmé académiquement; détournement des ambulances de la Croix rouge canadienne à des fins personnelles par des gradés sans scrupules, etc. Non signées, ces accusations proviennent d'un soldat jadis contraint au silence, dit-il, mais qui peut enfin, la guerre finie, « ouvrir son bec ». Après quatre ans de séjour dans « Paname », ce Canadien français use d'un langage truffé d'argot parisien.

35. *Le Canard*, 23 mai 1920.

Ils font d'abord mouche sur leurs supérieurs immédiats. Si les soldats Audette et Chassé s'étaient déjà essayés à l'humour troupier, leurs plaisanteries contre les gradés ou la tambouille n'excédaient pas la rude bonhomie du brave pioupiou³⁶. En comparaison, le ton d'*Une Unité Canadienne* se fait plus caustique et le propos irrévérencieux, tant pour la monarchie britannique que pour la hiérarchie militaire. Peu de chose à voir également avec les bluettes des journaux de tranchées dont le Musée de la Guerre du Canada offre quelques exemples sur son site³⁷. En 1920, les « sous-off » Lavoie et Martin attaquent de front l'institution militaire à travers leurs officiers. Les auteurs d'*Une Unité* ne sont en effet que sergents, mais ils ciblent des personnalités haut placées que l'historien Michel Litalien a identifiées en comparant les caricatures avec les photos d'époque. Ces gradés que nos pamphlétaires entendent allègrement dégrader ne sont autres que les frères Georges-Étienne (l'aîné) et Pierre Beauchamp (le cadet), respectivement « Moi » et « Tartarin ». Tous deux « sévissaient » dans la même unité médicale. Il s'agit ici de Pierre Euclide Beauchamp (1872-1941), frère aîné de Georges-Étienne (1875-1939)³⁸ (fig. 5). Déclaré comme détective en 1916, Pierre sera fait capitaine à l'Hôpital Général Laval n° 6, que commandera son colonel de frère, Georges. Pierre, alias « Capitaine Fracasse », ou « Capitaine Tartarin », inspire les vers suivants d'*Une Unité*:

Histoire véreuse d'un brave... à trois poils

(Pouisie Canayenne)

Je frisais la cinquantaine,
Lorsque la guerre éclata,
Mais à m'entrôler je n'eus pas de peine,
Car « mon frère » était là
Il me bombardait Capitaine,
Sans perdre un instant.
J'eus certainement de la veine,
Il obéissait à « Mouman » [...]³⁹

36. Voir la première partie de cette étude, p. 243-244.

37. Voir *The Dead Horse Corner Gazette* (n° 1, octobre 1915, « Passed by the Censor ») et *The Listening Post*, (December 1, 1917) : <http://www.museedelaguerre.ca/premierguerremondiale/histoire/la-vie-au-front/la-culture-des-tranchees/journaux-des-tranchees/> (consulté le 13 septembre 2015)

38. Fait cocasse, Louis Euclide côtoiera Lavoie dans le Régiment de Montmagny, celui-là même, dont Lavoie écrira plus tard l'histoire.

39. *Une Unité Canadienne*, p. 118. La « Pouisie » est illustrée par la caricature de la figure 5 : « Tartarin s'en revient de la guerre ».



Figure 5 :

« Tartarin s'en revient
de la guerre ».
E. I. Oval et E. Rastus,
Une Unité Canadienne
[...], p. 117

Cette accusation de favoritisme, comme toutes les irrévérences à l'endroit de hauts gradés malhonnêtes relèvent de caractères rebelles, mais aussi d'esprits créateurs et inventifs. Que ce soit au pinceau ou par la plume, nos factieux transposent avec imagination la réalité d'un camp militaire. Ils font des personnalités militaires les *personnages* d'une fiction débridée dont, jour après jour, ils traquent les travers. Ce qui apparaissait dans la version feuilletonesque comme une série d'anecdotes loufoques « à suivre », devient dans la version finale un véritable récit, une histoire *suivie*, argumentée. L'*Unité canadienne* en feuilleton se rattachait en effet

à l'esthétique narrative du roman picaresque (multiplication d'épisodes faiblement reliés les uns aux autres et mettant en scène des antihéros en rupture de ban avec la société). Tout en puisant dans le même matériau diégétique, la brochure *Une Unité Canadienne* articule le propos autour d'un triple argumentaire : rendre justice aux braves soldats, restaurer l'honneur de l'unité et, plus largement, exalter la valeur des Canadiens français⁴⁰. Le caractère vengeur et revendicateur de la brochure est servi par l'invention débridée des auteurs. Dans le texte comme par l'image, ils s'expriment avec une démesure et une fantaisie «surréalistes» avant l'heure. Jugeons-en par la façon dont ils travestissent un événement réellement survenu.

Dans un registre joyeusement parodique, Lavoie et son acolyte livrent comme suit le programme d'une : «SOIRÉE DE GALA / A l'occasion de la Ste. Dieu-soit-béni-je suis démobilisé. Sous le haut patronage et avec le gracieux concours de Son Altesse Déloyale, le Prince héritier du Royaume de Pousse-Plus⁴¹». La «Grande revue» en 23 actes et 59 tableaux et 207 figurants (!) dont ils assèment le script se veut «Sentimentale, Instrumentale et Brutale (et encore ben d'autres ... tales)». Inspirés par leurs têtes de Turc du régiment, les personnages de la distribution apparaissent littéralement ubuesques. Dans cet ouvrage à clé, on ne reconnaît aujourd'hui que le commandant Georges-Étienne Beauchamp et son frère le colonel Pierre Beauchamp, alias «Capitaine-Tartarin⁴²» qui joue le «Marchand de Venise» (allusion à l'avarice du personnage de Shakespeare). Pour le reste, la figuration est assurée «par de simples imbéciles, les ex-soldats du Prince [Georges-Étienne Beauchamp]... y compris les sergents» (fig. 6).

L'action se déroule dans une contrée (à peine) imaginaire, «Au Pays des Sauvages-le Canada», où «Néron lève une armée de...Badiniers⁴³». De tableau en tableau, la scène change de décor et de pays. Après «une Île de la Manche», on croit reconnaître la campagne européenne où se déroulent «de Hauts Faits d'Armes». En fin de course, au 23^e acte (!), voici «Néron abandonné de son armée; renié par ses amis qu'il a toujours trahis; désespéré, il se suicide en se tranchant la gorge... avec une pelure de banane» (!). La soirée de gala parodiée par Lavoie s'achève dans l'absurde avec un appel à la générosité du public qui

40. Voir *infra*, p. 160-162

41. *Une Unité Canadienne*, p. 75-77.

42. Allusion au personnage comique bien connu du fanfaron que Alphonse Daudet mit en scène dans *Tartarin de Tarascon* en 1872.

43. Néron: autre surnom de ce Beauchamp dont le «nez rond» et luisant éclaire certaines caricatures. La badine, elle, est symbole d'autorité dans l'armée anglaise. Voici ce qu'en disent nos joyeux lurons: «Petit bâton de deux pieds de long que le soldat porte à la main, pour ne pas avoir l'air trop bête sur la rue»: *Une Unité Canadienne*, p. 5-6.

UNE UNITÉ CANADIENNE

89

BAISER FATERNEL



Le Capitaine-Tartarin (à part). "Et dire que c'est "n'us aut'es."
toé pis moé, qui a tout monté c'te belle pièce là."

Figure 6

« Baiser fraternel »

E. I. Oval et E. Rastus, *Une Unité Canadienne* [...], p. 149

aura survécu à la représentation du « 32 novembre 1919 (!) ». Quant à ceux qui auront succombé au fou rire, ils auront droit aux égards de la « Maison Bourgie⁴⁴ » qui « a commandé pour la circonstance, 150 voitures de plus pour le service de la morgue ». Absurde, parodie, sarcasme, cruauté, cynisme: comment ne pas songer ici à la farce « énhaourme » commise vingt ans plus tôt par Alfred Jarry: *Ubu Roi ou les Polonais* (1896)⁴⁵ ?

J'ignore si nos auteurs connaissaient cette œuvre revendiquée par les avant-gardes des années 1910-1920. Les « Exotiques » québécois du *Nigog* (1918) y avaient-ils eu accès lors de leur séjour à Paris⁴⁶ ? On sait qu'avant eux, des lecteurs montréalais avaient découvert les premiers textes de Jarry dans *L'Écho des jeunes* (1891-1895), revue québécoise fondée par Victor Grenier et dont Édouard-Zotique Massicotte possédait un exemplaire relié en 1914⁴⁷. Reste à savoir si notre Lavoie avait eu vent de cette modernité durant son cours classique au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, puis au collège de Lévis dans les années 1899 à 1905. Curieux d'histoire et de littérature, contemporain à Paris du jeune André Breton (lui-même mobilisé en 1915), Lavoie est à l'affût des controverses journalistiques françaises auxquelles il participe lui-même en 1917. Aurait-il alors

-
44. Entreprise de salons funéraires fondée à Montréal en 1902 par Henri Bourgie.
45. *Ubu Roi ou les Polonais* [1896], dans A. JARRY, *Cœuvres complètes I*, notes et présentation Michel Arrivé, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972. Située avec fantaisie entre Pologne, Lithuanie, Ukraine et Russie, cette pièce provocatrice au style parodique et au ton grossier se moquait tous azimuts du Roi, de la Reine, des nobles et des officiers (avant de les crocheter et de les passer à la trappe). Emblématique, elle annonçait le Théâtre de l'absurde et les mouvements dadaïste et surréaliste des années 1910-1920.
46. Pascal Gemme évoque pour sa part le lien entre le *Nigog* et Dada à propos de Guy Delahaye: P. GEMME, « De *L'Écho des Jeunes* au *Nigog*. Pour une préhistoire de l'avant-garde littéraire au Québec (1890-1920) », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1998, p. 141. Pour sa part, Marie-Thérèse Lefebvre incline à penser que « les auteurs du *Nigog* se sont davantage associés au mouvement symboliste plutôt qu'aux mouvements avant-gardistes de l'Art Nouveau qui émergeaient au début du xx^e siècle, tous en rupture avec le passé »: M.-T. LEFEBVRE, « La bibliothèque du *Nigog*. Analyse du cadre référentiel de la revue », *Les Cahiers des Dix*, n^o 69, 2015, p. 211. Même constat, observe-t-elle chez Michel Lacroix, à propos du rapport des Canadiens « Retour d'Europe » avec les avant-gardes de l'époque: M. LACROIX, *L'invention du retour d'Europe: réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, p. 198-199.
47. À propos de *L'Écho des Jeunes* (1891-1895) et d'Alfred Jarry, voir M. PIERSSENS et R. BENARDI, « *L'Écho des jeunes*: Une avant-garde inachevée », *Études françaises*, vol. XXII, n^o 3, 1996, p. 47. Les auteurs y citent Édouard-Zotique Massicotte, pour qui cette revue « devait jouer, ici, le rôle de *La Plume*, du *Mercur de France* et de *L'Ermitage de France* »: p. 21.

pris connaissance des avant-gardes du temps⁴⁸? Directe ou indirecte, l'influence de Jarry sur Lavoie et Martin mérite qu'on s'y arrête. Toujours est-il que, par leur fantaisie et leur goût de l'absurde, mais aussi par l'usage et l'abus du sarcasme, Lavoie et son illustrateur détonnent (et détonent) parmi les témoins canadiens de 1914-1918. Ces « justiciers masqués » déplacent le récit de guerre vers le genre du pamphlet revendicateur. Leur façon toute particulière de marier le trait de plume au trait de pinceau concourt à l'efficacité de la petite guerre qu'ils mènent au sein de la Grande.

Les « justiciers masqués » d'une guerre intestine

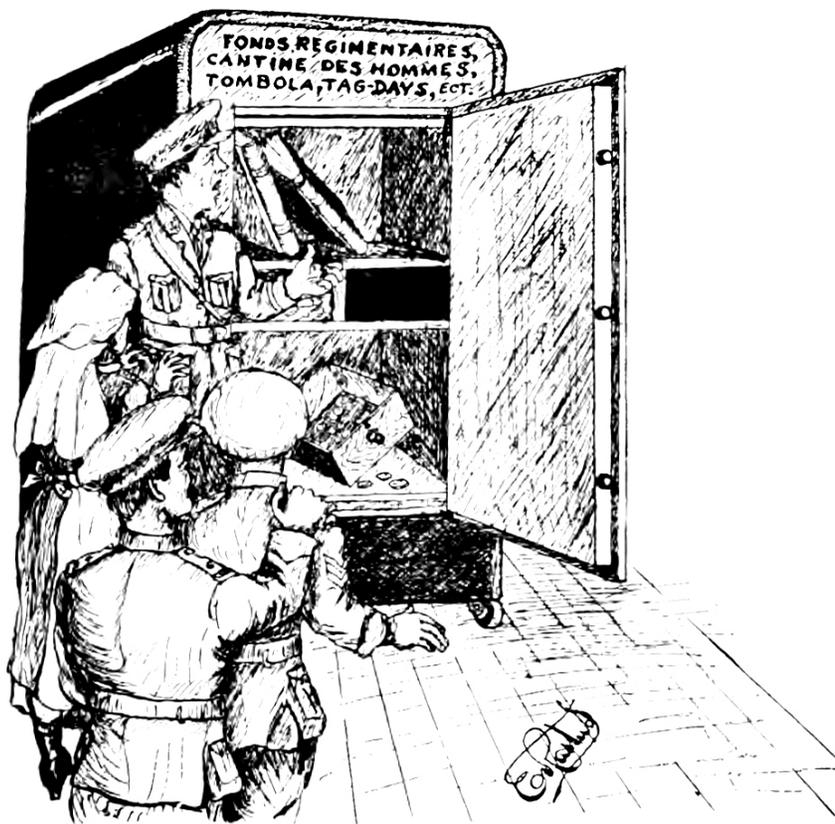
J'emprunte à Marie Michaud l'image des « justiciers masqués » pour désigner ces anonymes de 14-18 qui dénoncent de l'intérieur les abus du système militaire canadiens et font état d'une guerre dans la guerre. Nous verrons plus loin les limites de cet anonymat pour nos auteurs, mais il faut convenir avec Michaud qu'ils entendaient vraiment, sous pseudonymes, rétablir la « Vérité⁴⁹ », défendre les humbles et faire « œuvre de justice⁵⁰ ». Oval et Rastus, on le sait, ciblent « les “hauts faits” des mauvais officiers ». « Lanceurs d'alerte » avant le temps, nos écrivains masqués procèdent par une série de brefs de fragments narratifs juxtaposés et regroupés par thèmes, tout au long de quatorze chapitres scandés par des caricatures. Les intertitres suivants livrent un bon aperçu des doléances exprimées et des cibles visées par la brochure : « Bambocheurs », « Avarice », « Protestations », « Discipline », « Profiteurs et vampires », « Taloche », « Parvenu », « Brigandage », « Un fat », « Goinfre », « Effronterie », « Injustice », « Goujat », « Ingratitude », « Ivresse », « Voleur », etc.

-
48. Infirmier à l'hôpital canadien de la région parisienne, Lavoie était contemporain du jeune André Breton, lui-même mobilisé en 1915 comme infirmier. Le futur grand prêtre du surréalisme avait connu le front comme brancardier. C'est à Paris qu'avec Soupault, Breton découvre alors Jarry, Reverdy, Apollinaire et Aragon (ce dernier à l'hôpital du Val-de-Grâce). Rien n'indique que Lavoie ait frayé avec ce milieu, mais l'infirmier canadien connaissait bien le Paris d'alors où il situe de nombreuses anecdotes dans son *Unité Canadienne*. La piste est à suivre. Sur André Breton et l'humour noir, voir mon article précédent, p. 246-247.
49. « Aujourd'hui, la Vérité, toujours la Vérité, et rien que la Vérité » : *Une Unité Canadienne*, p. 4. Lavoie reprend dans la brochure le texte du premier numéro paru dans *Le Canard*, 28 septembre 1919.
50. M. MICHAUD, « Quel destin pour l'imaginaire épique et le héros guerrier dans l'écriture? Le témoignage de guerre au Québec de 1914 à nos jours », thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2006, p. 85 et suivantes. Michaud classe parmi ces justiciers Henri Pouliot qui publia plus tardivement *Légionnaire!... Histoire véridique et vécue d'un Québécois simple soldat à la Légion étrangère*, préface de Jean-Charles Harvey, Québec, Le Soleil, 1931.

UNE UNITÉ CANADIENNE

127

MYSTÈRE



—Paroles bibliques —

Unité.—“Coffre, qu’as-tu fait de nos sous?”

Coffre —“Je ne suis pas le gardien de vos sous”.

C’est une histoire sans paroles et qui se passe de commentaires.

Figure 7

«Mystère»

E. I. Oval et E. Rastus, *Une Unité**Canadienne* [...], p. 127



Figure 8

« Le capitaine Tartarin, tambour-major [...] »
E. I. Oval et E. Rastus, *Une Unité Canadienne* [...], p. 97

Bien que l'auteur se défende de vouloir régler des comptes, la table est dressée pour la plus virulente des satires québécoises de la Grande Guerre. Telle page y brocarde le Capitaine-Tartarin et ses larcins (fig. 7). Telle autre ses lubies de « Tambour-Major » entraînant une fanfare écossaise dont la « musique criarde » ébahit les Français. Pour ces derniers, les cornemuses n'étaient « que des vessies de cochon, ornées de cinq bâtons⁵¹ » (fig. 8).

Qu'en est-il des griefs de nos justiciers masqués ? Un siècle plus tard, comment vérifier point par point leurs allégations ? Véridiques ou non, que d'anecdotes croustillantes sur l'idiotie, les malversations, l'alcoolisme et le népotisme de leurs têtes de Turc ! Que de turpitudes dont on ne saura jamais le fin mot ! Toutefois, les recoupements avec d'autres récits de notre corpus à propos des camps d'entraînement anglais, tout comme l'histoire des deux hôpitaux ici mis en scène, montrent bien que ces dénonciations reposent sur des faits avérés : accueil

51. *Une Unité Canadienne*, p. 96, 97.

et séjour déplorables des pioupious canadiens en Angleterre⁵², frustration des francophones dans l'armée britannique et, pour les unités médicales en question, conflits récurrents entre leurs responsables, le colonel Georges Étienne Beauchamp et le commandant Arthur Mignault. Sont aussi documentés : la mauvaise gestion de ce dernier, la sous-utilisation des hôpitaux et des problèmes de discipline, comme le rappelle une caricature⁵³.

Ce dernier point — l'indiscipline — explique assez les libertés que prennent nos écrivains masqués avec la hiérarchie, ainsi que les frasques dont ils narrent le détail tout au long de leur brûlot. L'humour loufoque d'*Une Unité Canadienne* correspond bien au climat quelque peu « libertain » régnant chez nos infirmiers aux portes de Paris. Tout en reconnaissant la qualité du travail accompli par l'Hôpital de Saint-Cloud en 1917, le colonel G. E. Armstrong note à l'attention de ses supérieurs : « Je crois que vous comprendrez si je vous disais que c'est très "canadien-français" — personne ne semble être à la tête, tout le monde discute et tous semblent être le "patron" [...] »⁵⁴.

Reste que, globalement, l'œuvre et le dévouement de ces unités médicales furent largement reconnus par la France qui barda nos officiers de nombreuses et prestigieuses médailles⁵⁵. Georges-Étienne Beauchamp est fait Chevalier de la

52. J'évoque à ce sujet dans mon précédent article (p. 227) le témoignage du major Arthur J. Lapointe.

53. Voir *supra*, p. 136 : figure 1. Michel Litalien explique la discorde entre les responsables par « l'emprunt fréquent du personnel » d'une unité à l'autre : M. LITALIEN, *Dans la tourmente*, *op. cit.*, p. 50. Quant aux problèmes de gestion, une commission d'enquête mit en cause Mignault qui risqua la cour martiale, puis fut rappelé au Canada, « versé à la réserve avant même la fin de la guerre ». Pour sa part, le colonel Beauchamp dut, lui aussi, rendre compte de ses dépenses : *ibid.*, p. 99-101. Si *Une Unité Canadienne* dénonce la « tyrannie » des frères Beauchamp et le favoritisme, sinon le népotisme qu'ils auraient fait régner, le fait est que pas moins de quatorze combinaisons de frères et de sœurs ont été recensées par Litalien dans les personnels des deux hôpitaux (j'ajoute que Lionel, le frère cadet de Joseph Lavoie, œuvrait lui-même comme télégraphiste à l'hôpital du Dr Mignault, à Saint-Cloud, près de Paris). Il faut enfin noter l'indiscipline des soldats, liée à une période d'inactivité entre 1915 et 1916 : *ibid.*, p. 109-110. Nul doute que nos « justiciers masqués » durent eux-mêmes faire l'objet de nombreuses remontrances, comme en témoignent certaines de leurs caricatures. Sur ces problèmes de gestion et les aspects plus politiques de la présence de ces hôpitaux en France au moment de la crise de la conscription au Québec, voir C. PÉPIN, « Les relations franco-québécoises pendant la Grande Guerre », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2008, p. 186 et suivantes.

54. Cité par M. LITALIEN, *Dans la tourmente*, *op. cit.*, p. 104.

55. Michel Litalien précise à ce sujet : « On ne peut en dire autant de la reconnaissance et de la générosité des autorités canadiennes et britanniques » : *ibid.*, p. 95. Litalien évalue à 5 384 le nombre de soldats français opérés par des médecins canadiens-français durant le conflit.

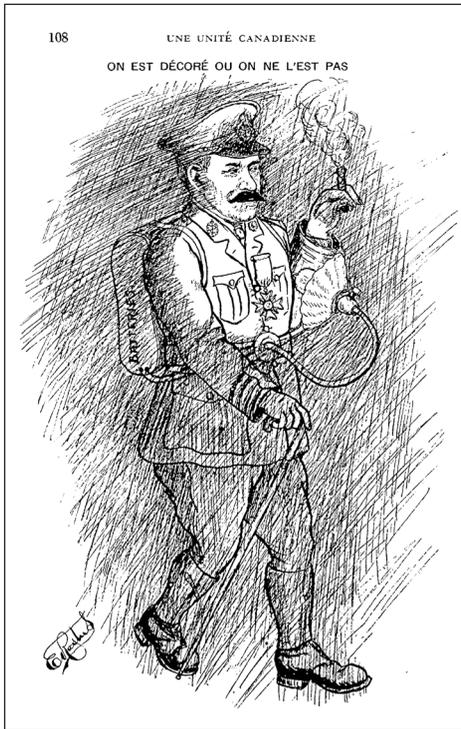


Figure 9

« On est décoré ou on ne l'est pas »
E. I. Oval et E. Rastus, *Une Unité Canadienne* [...], p. 108

Légion d'honneur en avril 1918⁵⁶, décoration qu'il arborait fièrement si l'on en croit la caricature de Martin (fig. 9). Le Colonel « Moi » y apparaît affublé du « Reluquez-moi », un projecteur de son invention, « appelé à avoir une grande vogue dans le monde des embusqués, des parvenus et des ex-officiers décorés sans mérite ». Et nos pamphlétaires de conclure : « Va sans dire que nous souhaitons à notre populaire Colo [nel], tout le succès qu'il mérite, et, espérons que bientôt, nos rues [...] seront éclairées par des milliers de ces petits lampions portés par autant de braves, de ces héros qui n'ont jamais eu peur du danger... après qu'il fut passé⁵⁷. »

Le journal du docteur Archambault donne l'ampleur du travail accompli par les médecins, infirmières et infirmiers de ces unités médicales en 1914-1918 : Archives de la ville de Montréal, BM17,S7,SS2,D4 : http://archivesdemontreal.com/documents/2014/09/BM17-7-2_4op.pdf (visité le 21 juillet 2016).

56. G.-E. Beauchamp obtint en outre la Médaille de la Grande Guerre, 1914-1918 et la médaille des Alliés.
57. *Une Unité Canadienne*, p. 109. Dans son cas, le lieutenant Joseph Lavoie dut attendre 1919 pour recevoir la Médaille de la Grande Guerre, la Médaille de La Victoire et la Médaille de

Une telle ironie à l'endroit des honneurs usurpés n'est pas propre aux simples soldats. Lui-même commandant un bataillon cantonné à Bramshott en janvier 1917, Olivar Asselin n'est pas tendre pour le lieutenant-colonel Hercule Barré qui, par ses relations haut placées, a obtenu la médaille : « Depuis sa Légion d'honneur, il [Barré] ne voit pas ce qu'il n'est pas en droit d'espérer de la guerre. [...] je ne serais pas surpris s'il prenait femme avant six mois, en Angleterre, en France, n'importe où, mais avec autant d'argent que peut en attraper un colonel canadien décoré⁵⁸. »

Pour revenir au colonel Beauchamp, le médaillé préféra rester en Europe jusqu'à fin août 1919⁵⁹, alors que ses subalternes, eux, aspiraient à rentrer prestement au foyer. Le dernier grief soulevé par Lavoie et Martin porte précisément sur la démobilisation de l'unité canadienne après l'Armistice du 11 novembre 1918. Sept mois plus tard, les infirmiers et les simples soldats piaffent d'impatience, proteste Lavoie, alors que les officiers, selon lui, retardent l'échéance afin de profiter de leurs privilèges⁶⁰. En juin 1919, Lavoie et Martin sont enfin transférés en Angleterre, au camp de Whitley. Mais nos deux compères et leur unité doivent patienter de longues semaines dans l'inaction. Selon eux, des milliers de soldats arrivés après eux peuvent avant eux regagner le Canada : « Ah ! c'est qu'on envoyait les Anglais d'Ontario et de l'Ouest, et qu'on gardait les Canadiens-Français [...]. »

la Reconnaissance française pour services signalés : J.-A. LAVOIE, *Le Régiment de Montmagny de 1869 à 1931*, Montmagny, Qué., [s.n.], 1932, p. 96.

58. Olivar Asselin à sa femme Alice, 8 janvier 1917, cité par H. PELLETIER-BAILLARGEON, *Olivar Asselin et son temps : le volontaire*, Montréal, Fides, 2001, p. 76. Le 24 novembre suivant, s'adressant toujours à Alice, Asselin renchérit sur ladite Légion d'Honneur : « Je rapporte [...] l'impression qu'elle va à ceux qui ont le culot de la demander » : *ibid.*, p. 194. Obtenant lui-même de ladite décoration en 1919, Asselin s'en départira en 1934 pour protester contre le mode d'attribution du ruban et de la rosette : « M. Asselin et la Légion d'honneur », *L'Ordre*, 10 septembre 1934. Voir J.-P. WARREN, « Gouvernance et diplomatie culturelles : la Légion d'honneur au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. LXIV, n° 1, été 2010, p. 12.
59. Dix mois après l'Armistice, Georges Étienne Beauchamp (1875-1939) retourne au Canada. Il embarque à Liverpool sur le « Bohemian » le 22 août 1919 et débarque à Boston le 2 septembre suivant, d'où il gagne Montréal. Il sera démobilisé en même temps que son frère Pierre, le 9 septembre. Selon son dossier militaire militaire, il décèdera le 11 novembre 1939 : BAC, RG 150, versement 1992-93/166, boîte 553 – 42 ; item 31568 ; Dossier de service numérisé : B0553-S042. Je remercie madame Emily Potter, de Bibliothèque et Archives Canada, pour son aide dans mes recherches.
60. « En juin 1918, l'Hôpital Laval revient à Joinville pour prendre possession de l'hôpital de la Croix-Rouge canadienne. Ce dernier est finalement remis au gouvernement français le 3 juillet 1918 et le personnel de l'Hôpital Laval est en service jusqu'au 9 mai 1919 », explique R. DESJARDINS, « Ces médecins montréalais en marge de l'orthodoxie », *art. cit.*, p. 338.

Le «fair-play» britannique n'existe que dans les mots⁶¹ ». Mais après la grogne, c'est le soulèvement pour ces sans-grades qui s'estiment bel et bien « prisonniers » en Angleterre, alors qu'on rapatrie en priorité les derniers contingents canadiens qui n'avaient même pas combattu⁶². Persuadés d'être brimés par les autorités britanniques, une cinquantaine de mutins bientôt suivis par leurs collègues prennent d'assaut la prison militaire. Le feu est mis aux commerces civils qui prospéraient jusque-là sur le dos des Canadiens français: « Ces faiseurs d'argent qui nous méprisaient parce que nous étions "Coloniaux", nous volaient en nous vendant plus cher qu'ailleurs⁶³ ».

En vérité, l'émeute aura la vertu de « libérer » dans la semaine dix mille soldats qui regagnent enfin le Canada⁶⁴. Toujours selon nos auteurs, la traversée ne fut pas des plus équitables en matière de confort pour les soldats, comparativement aux civils et, surtout, aux gradés, seuls admis aux ponts supérieurs: « Jusqu'à la dernière minute, les officiers jouèrent aux « parvenus » et nous traitèrent en esclaves », conclut Lavoie⁶⁵. Ce dernier gagne Halifax en juillet 1919 avec ses compagnons d'infortune, chantant « Ô Canada » et « Vive la Canadienne⁶⁶ ». Puis, après quarante-huit heures de train (!):

61. *Une Unité Canadienne*, p. 143.

62. À propos du rapatriement au Canada des quelque 300 000 soldats et divers personnels engagés dans cette guerre, on lit sur le site du Musée de la Guerre: « Ottawa envisagea d'abord de faire revenir en premier ceux qui étaient partis en premier, privilégiant ceux qui avaient [sic] restés le plus longtemps en Europe, mais le commandant du Corps, sir Arthur Currie, se battit pour qu'on fasse revenir les Canadiens en unités », ce qui, combiné avec les problèmes logistiques de transports maritimes et ferroviaires, multiplia les délais et la grogne. « En 1918 et 1919, il y eut 13 cas de troubles dans les camps de démobilisation. Lors des plus graves, à Kinmel Park, les 4 et 5 mars 1919, on dénombra cinq morts et 23 blessés. » Le rédacteur du Musée de la Guerre n'en conclut pas moins: « À la fin de l'été, presque toutes les forces canadiennes en Angleterre étaient rentrées au pays. En dépit de ces problèmes, le processus de démobilisation fut rapide et relativement facile »: « Le Canada et la Première Guerre mondiale », Musée de la Guerre, Ottawa: <http://www.museedelaguerre.ca/premiereguerremondiale/histoire/apres-la-guerre/les-anciens-combattants/?anchor=467> (site consulté le 15 juin 2016).

63. *Une Unité Canadienne*, p. 149.

64. Sur ces émeutes qui furent généralement condamnées par la presse britannique et couvertes jusqu'au Canada par le *Calgary Daily Herald*, voir « 1919, Tuesday 17 June; Witley Camp and the Canadian Army », International Centre for the History of Crime, Policing and Justice: <http://www.open.ac.uk/Arts/history-from-police-archives/RB1/Pt2/pt2WitleyCamp.html> (visité le 28 octobre 2015).

65. *Une Unité Canadienne*, p. 151.

66. *Ibid.*

Montréal, Montréal! Voilà Montréal! Vive Montréal! [...] À la gare Bonaventure, nos parents et nos amis nous reçurent avec enthousiasme. Suspendus à nos cous, ils nous embrassaient avec frénésie. [...] En ces instants de joyeuses folies, nous oubliâmes Europe, guerre, esclavage, souffrances, pour n'être plus qu'aux nôtres. Pour vivre ce bonheur parfait, il faut aller à la guerre, mais à condition... d'en revenir⁶⁷.

Élargir le débat

Au terme des quatorze chapitres d'*Une Unité Canadienne*, Lavoie et Martin sont bien conscients d'avoir jusque-là un peu trop plaidé *pro domo*. Aussi tiennent-ils à élargir leur propos dans une annexe sur la conscription et sur le loyalisme des Canadiens français. En tête de cet appendice, nos auteurs dénoncent ce qu'ils appellent « l'ennemi intérieur ». Ce « poltron, lâche, défaitiste, traître à son pays et aux Alliés » se manifeste notamment dans la presse parisienne. Et nos auteurs de citer l'article du journaliste français Philippe Millet, paru le 11 août 1917 dans *L'Œuvre*⁶⁸. Millet dénigre l'engagement des Canadiens français en alléguant que la crise de la conscription témoignerait d'un « égoïsme provincial », alors que les Canadiens anglais, eux, répondraient généreusement à l'appel de Borden, de l'Angleterre et de la France. Conclusion infamante de Millet : « Et nous constatons aujourd'hui ce fait paradoxal que le seul point de l'Amérique du Nord où l'on n'épouse pas avec ardeur la cause de la France est celui où l'on parle notre langue⁶⁹. »

Piqué au vif, notre duo réplique prestement dans la *Tribune de l'Aube*, le 13 août 1917. C'est sur la retranscription de cette mise au point que se clôt *Une Unité Canadienne*. Rétablissant les faits en matière de statistique, « Joseph Canada » rappelle que, proportionnellement, « il y a [dans l'armée] autant de Canadiens-

67. *Une Unité Canadienne*, p. 153. Les derniers mots de l'auteur sont « À NOS MORTS [...] Salut à ceux qui dorment là-bas sur le vieux sol de France, leur dernier sommeil! Salut aussi à ceux que la mort a fauchés au retour du pays » : *ibid.* On sait que la grippe espagnole (transmise en partie par des soldats retour d'outremer) faucha, en 1918-1919, 50 000 Canadiens, dont 14 000 Québécois. Le lieutenant Lapointe qui réchappa de la guerre eut le malheur de trouver à son retour sa famille décimée (voir mon article précédent, n. 69 et M. LITALIEN, *Écrire sa guerre. Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*, Outremont, Athéna Éditions, 2011, p. 29-30. Le propre frère de Joseph Lavoie, Gustave, qui s'était illustré dans le fameux 22^e Régiment canadien-français, mourut quelques jours après sa démobilisation, le 4 juin 1919.

68. Journal pacifiste de gauche, *L'Œuvre* publie en feuilleton durant la Grande Guerre *Le Feu*, d'Henri Barbusse. Durant la Seconde Guerre, la publication deviendra collaborationniste et pronazie.

69. Cité dans *Une Unité Canadienne*, p. 156.

Français [*sic*] que de Canadiens-Anglais [*sic*] nés au Canada⁷⁰ ». Quant au loyalisme et à la fidélité aux engagements, ajoutent les ardents patriotes, la France n'a pas de leçons à nous donner. Et de rappeler au Français l'engagement des Canadiens sur les Plaines d'Abraham, en 1759, « pour vous conserver le Canada que vous abandonniez de gaieté de coeur, en signant, le 10 février 1763, le traité de Paris ». Sans compter, ajoutent-ils, les « milliers de Canadiens-français qui ont versé leur sang sur les champs de bataille de Langemarck, Saint-Éloi, Festubert, Courcellette et Vimy⁷¹ ». C'est donc sur un ton plutôt grave et réfléchi que s'achève le “*Coq-à-l'Âne*” *Séριο-comique* d'Oval et E. Rastus, *Une Unité Canadienne*.

Les signatures de l'anonyme

Observons pour finir que cette ultime réplique en appendice d'*Une Unité Canadienne* se fait sous le pseudonyme conjoint de « Joseph Canada ». La portée symbolique de cette pseudonymie ne trompe pas : s'adressant au public français de la *Tribune de l'Aube*, Lavoie et Martin choisissent un nom générique à valeur de gentilé (leurs réels patronymes, Lavoie et Martin, feraient trop « français »). Ils auraient pu opter pour « Baptiste », type traditionnel de l'habitant au Québec⁷². Mais « Baptiste » n'aurait pas eu le même écho en France, alors que nos signataires s'y présentent expressément comme canadiens. D'où le pseudonyme emblématique « Joseph Canada », à usage français, si j'ose dire. Quant aux pseudonymes d'*Une Unité Canadienne*, « E. I. Oval et E. Rastus », non seulement n'évoqueraient-ils aucune canadienité dans la presse française, mais ne présenteraient-ils aucune connotation particulière au Québec, si ce n'est leur caractère délibérément fantaisiste.

Que penser alors de l'usage croisé de tous ces pseudonymes ? Avec « Joseph Canadien », la signature de 1917, ponctuée la dernière page du livre de 1920

70. Allusion au fait que près de 70 % des volontaires canadiens étaient alors des immigrants britanniques de fraîche date. Carl Pépin rappelle également à ce sujet l'intervention pro-canadienne-française de Léopold Leau, du Comité France-Amérique : si la France devait alors même voler au secours des Canadiens français, il faudrait, proportionnellement à sa population, de 300 000 à 400 000 volontaires français : C. PÉPIN, « Les relations franco-québécoises pendant la Grande Guerre », *op. cit.*, p. 244. Avec ses 11 000 premiers volontaires, la participation canadienne-française à la Grande Guerre s'avère tout à fait honorable.

71. *Une Unité Canadienne*, p. 159.

72. On pense notamment au Baptiste du caricaturiste Henri Julien, figure identitaire reprise par Albéric Bourgeois en 1920. Sur ce personnage très populaire dans la presse québécoise : voir R. AIRD et M. FALARDEAU, *Histoire de la caricature au Québec*, *op. cit.*, p. 69 ; je remercie les auteurs pour leurs commentaires sur les caricatures de Rastus dans *Une Unité canadienne*.

signé, lui, «Oval et Rastus». Tout se passe comme si Lavoie et Martin attiraient l'attention sur leur propre «auctorité» (du latin *auctor* «celui qui accroît, qui fonde», dit le *Littre* à propos du terme «auteur»). Demandons-nous à présent qui s'autorise à parler haut et fort, qui s'énonce et dénonce dans ce livre original des lendemains de guerre.

Qui parle, dans *Une Unité Canadienne*, si ce n'est l'*unité* des deux auteurs fusionnés, eux-mêmes représentant l'unité militaire de l'Hôpital Laval, mais aussi l'*unité culturelle* des Canadiens français. En effet, par-delà leurs divisions conjoncturelles (ceux de l'arrière comme ceux du front, gradés comme simples pioupious, engagés sous l'uniforme anglais comme sous le français), c'est *unis* dans l'indignation que nos pseudos parlent au nom des sans-noms de la guerre. Mais ils s'expriment aussi et surtout au nom de *leurs pays* (les compatriotes des «petites patries» canadiennes reconstituées en France) et de *leur pays* (la patrie des ancêtres, le Canada). Ce Canada est lui-même enté sur la France qui hante, on l'a vu tous les auteurs : Caron, Corneloup, Chassé, comme Lapointe. Cette France, certes, n'est plus la France d'antan. C'est la France d'après la loi Combes, celle qui déroute, par exemple, le catholique Paul Caron⁷³. Toutefois, indépendamment de ce qu'elle est devenue, la France reste *la* référence de substitution des Canadiens français éloignés du sol natal. Justifiant son engagement, Olivar Asselin trouve ainsi des accents lyriques pour désigner l'ancienne métropole : «Sans doute, [...] la France a pu quelquefois nous blesser par son indifférence. Mais parce que sans elle la vie française s'arrêterait en nous comme une eau qui gèle, bénissons-la quand même, défendons-la quand même. C'est la lumière, c'est la chaleur, c'est la vie⁷⁴!»

73. Il s'agit de la loi française de séparation des Églises et de l'État, défendue par Émile Combes et adoptée en 1905. Elle ne peut qu'indisposer Caron. Plus proche de l'ultramontanisme de Jules-Paul Tardivel dans *La Vérité*, que de la libre pensée des francs-maçons Honoré Beaugrand, Albert Laberge ou Arsène Bessette, Paul Caron s'étonne du peu de foi et de pratique religieuse de ses compagnons légionnaires qui, décidément, ne sont pas ses coreligionnaires : P. CARON, *La Grande Guerre de Paul Caron. Chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917). Édité et commenté par Béatrice Richard*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, «L'archive littéraire au Québec, série Monuments», 2015, p. 41. Commentant la position bien singulière de Caron dans les rangs français, Béatrice Richard observe : «Sans doute est-ce là que réside l'originalité de «sa» guerre dans «la» guerre. Ses descriptions suggèrent que l'épreuve de la guerre est en train de rendre la France à Rome et de faire échec à la République laïque — la description d'une société française homogène en plein renouveau religieux et patriotique allant en ce sens. Aussi, sous couvert de repousser l'envahisseur prussien, le légionnaire [Caron] participe-t-il à la revanche de la France conservatrice qui se dessine à la faveur du conflit» : B. RICHARD, «Introduction. Paul Caron entre les lignes», dans *ibid.*, p. 29.

74. O. ASSELIN, *Pourquoi je m'enrôle. Discours prononcé au Monument National à Montréal (21 janvier 1916)*, Association civile de recrutement du district de Québec [1916?], p. 38-39.

Ainsi donc, l'unité des Canadiens dans cette guerre s'exprime-t-elle aussi bien chez de fervents catholiques comme Caron et Lapointe que chez des esprits libres et pamphlétaires comme Asselin, Lavoie et Martin. Ces deux derniers ne font qu'un dans l'*Unité* de 1920, même sous les masques croisés de deux pseudonymes : Oval-Rastus et Joseph Canada. J'ajoute que ce pseudonymat n'a rien du faux-fuyant ou de la couardise du dénonciateur anonyme qui se cache pour des motifs peu honorables. C'est au nom de la Justice et de la Vérité, rappelons-le, que nos amuseurs publics diffusent leur pamphlet. Quant au masque du pseudonyme, il apparaît assez transparent. Au lendemain immédiat de la guerre, il n'était guère malaisé pour les soldats comme pour les officiers démobilisés d'identifier les probables auteurs du "*Coq-à-l'âne*". Bien repérables tout au long de leur engagement militaire, ces vedettes avaient dû se distinguer pour leur indiscipline et les réprimandes encourues. Dès le 11 mars 1916, la une de *La Patrie* exposait en pleine page les photos et le nom de tous les personnels de l'Hôpital Général Laval n° 6 (fig. 10).

Médecins, infirmiers et infirmières y étaient regroupés par équipes. On les voit encadrés par une guirlande d'officiers dont les médaillons convergeaient en haut de page vers le portrait « en majesté » du colonel G.-E. Beauchamp. À quelques centimètres de lui, sur sa gauche, la photo du sergent Lavoie et, en bas de page, celle de l'infirmier Martin. Quant à ce dernier, Michel Litalien a pu retracer « quelques-uns de ses dessins satiriques et assassins (non publiés) qu'il a faits sur ses confrères sous-officiers⁷⁵ ». Cela confirme bien l'incipit d'*Une unité canadienne* : « À la demande de *tous nos amis, les soldats et d'un grand nombre d'officiers*, nous livrons au public nos notes de guerre⁷⁶. » C'est dire que 1) la hiérarchie avait bien percé leur identité, 2) nos justiciers « masqués » n'étaient pas aussi anonymes que cela⁷⁷ et 3) qu'ils sévirent encore au-delà de 1920. Ultime preuve de la relative « notoriété » de l'un d'entre eux, Joseph Lavoie : les publications qu'il livrera par la suite et qui permettent de mieux cerner sa personnalité.

75. Communications de Michel Litalien à l'auteur (30 juin 2015 et 11 octobre 2016). J'ajoute que la recherche reste à faire sur les contributions de Oval-Lavoie et Rastus-Martin dans d'autres publications humoristiques d'après-guerre.

76. *Une Unité Canadienne*, p. III (je souligne).

77. Sur cette stratégie complexe de mise à distance et de vrai-faux déguisement, voir l'analyse de Laurier LACROIX sur le « caricaturiste déguisé » Bourgeois/Ladébauche : « Baptiste Ladébauche alias Albéric Bourgeois, in M. CAMBRON, D. HARDY et coll., *Quand la caricature sort du journal*, op. cit., p. 141 sq.

LE PREMIER INFORMÉ

La Patrie

JOURNAL DU PEUPLE

38e ANNÉE—No 12

MONTREAL, SAMEDI, 11 MARS 1916

LE NUMERO : DEUX CENTINS

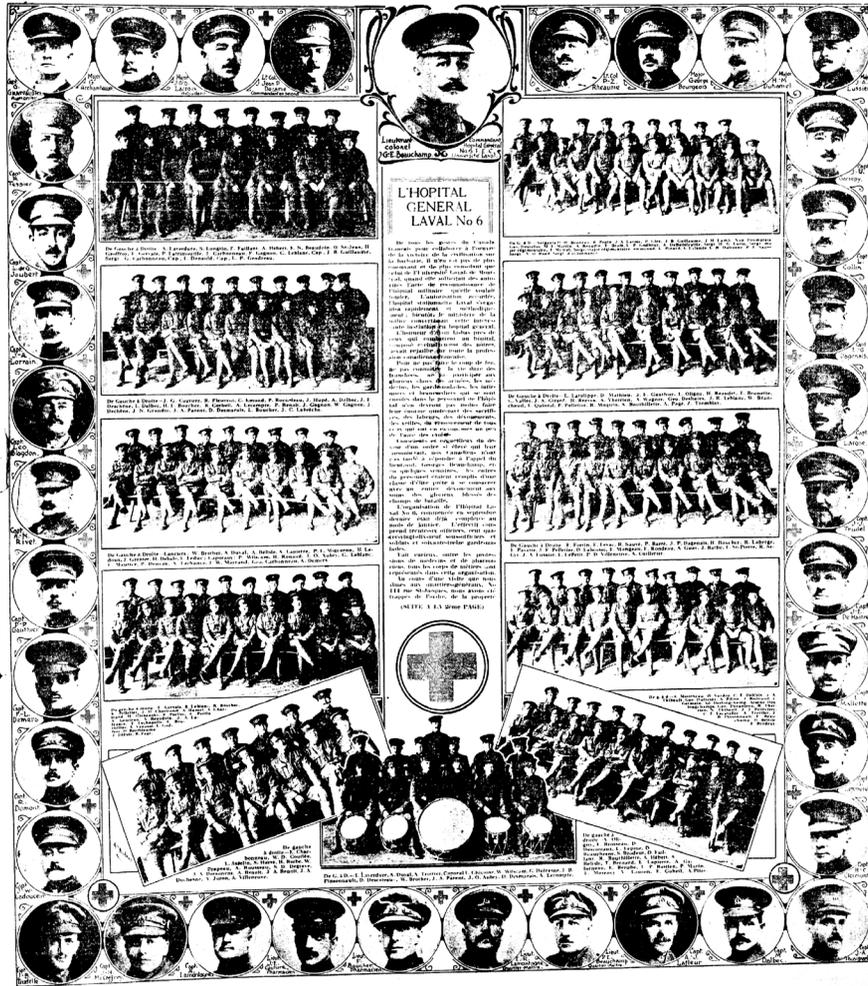


Figure 10

La une sur l'Hôpital général Laval n° 6.
 La Patrie, 38^e année, n° 12, samedi 11 mars 1916
 BAnQ, Collection numérique: <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/800158>

D'archiviste à satiriste

Deux ans après *Une Unité Canadienne*, Joseph Lavoie fait en effet paraître un volume intitulé *La Famille Lavoie au Canada. De 1650 à 1921*⁷⁸ (fig. 11). Nul autre que l'Honorable Thomas Chapais, sénateur et conseiller législatif, en signe la préface. S'adressant à l'auteur, l'historien, journaliste et politicien bien en vue commente ainsi le travail de Lavoie :

Les monographies de familles et de paroisses forment une partie excellente de notre édifice historique. Elles constituent un apport précieux au maintien de nos traditions et nous aident à comprendre le secret et les conditions de notre survie nationale. Vous avez apporté votre pierre — une pierre solide et bien taillée — à cet édifice. Laissez-moi vous en féliciter cordialement et vous souhaiter tout le succès que mérite votre persévérant labeur⁷⁹.

Il est vrai que l'ouvrage de Lavoie excède largement les limites d'une simple notice généalogique. Inspiré par les travaux que Joseph-Edmond Roy consacrait en 1899 à la famille La Voye, travaux qu'il cite abondamment⁸⁰, Lavoie concrétise son rêve de jeunesse : « travailler à l'histoire de [sa] famille ». Passant de la tradition orale transmise par ses parents aux actes notariés et aux sources historiques, il remonte à ses ancêtres normands. Il évoque à grands traits l'histoire de cette région de France qu'il a connue durant la dernière guerre et qui lui rappelle son Québec natal. Climat, hydrographie, agriculture, industrie, démographie, religion, tout y passe. Du troisième siècle au vingtième, l'auteur égrène faits et dates, accumule les données et les commente en les contextualisant. Il enrichit la

78. J. LAVOIE, *La Famille Lavoie au Canada. De 1650 à 1921*, préface de L'Hon. Thomas Chapais, sénateur et conseiller législatif [s.n.], Québec, 1922, 403 p.

79. *Ibid.*, p. iv. L'expression « Vous avez apporté votre pierre — une pierre solide et bien taillée — à cet édifice » rappelle étrangement une formulation désignant l'affiliation maçonnique. Thomas Chapais pouvant difficilement être soupçonné de franc-maçonnerie, faut-il voir dans cette tournure un clin d'œil du préfacier à la possible affiliation de Lavoie ? Si je n'ai pu l'établir, il est clair que le milieu médical montréalais comptait alors un certain nombre de francs-maçons impliqués dans la fondation de l'Hôpital St-Luc et de l'Hôpital français de Montréal. Depuis l'installation au Québec des loges L'Émancipation et Force et Courage, du Grand Orient de France, de vives tensions marquaient les relations des médecins maçons ou simplement laïques avec le corps médical conservateur et, plus largement, avec le milieu catholique, en guerre ouverte contre « le fléau maçonnique » : voir R. LE MOINE, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, n° 28 », 1991 ; R. DESJARDINS, « Ces médecins montréalais en marge de l'orthodoxie », *art. cit.*, p. 325-347 et B. BURGER, *Petite histoire de la maçonnerie au Québec*, St-Zénon, Louise Courteau éditrice, 2009, p. 65-74.

80. J.-E. ROY, *Notice historique sur la famille de René de la Voye*, Lévis, Imprimerie de l'auteur, 1899.

plupart des entrées généalogiques d'assez longs biographèmes. Franchie la préface, l'archiviste professionnel et l'historien « amateur » s'engage dans vingt-huit chapitres où il suit à la trace l'implantation des La Voye/Lavoie en Nouvelle-France, puis au Québec. C'est, au mitan du XVII^e siècle, l'arrivée d'une famille huguenote convertie au catholicisme et dont une fille épouse René de la Voye, lui-même d'origine protestante. Son descendant n'hésite pas en 1922 à faire remonter le « bon et ancien lignage » des Lavoie aux Chevaliers de Malte!

Quoi qu'il en soit, les quatre cents pages de *La Famille Lavoie au Canada* fourmillent de documents pieusement exhumés (et largement retranscrits) dans les fonds d'archives écumés par notre Joseph. Il écrit en 1922: « Depuis douze années je vis avec mes ancêtres⁸¹ ». C'est dire qu'il a entrepris bien avant la guerre son « grand œuvre », auprès duquel le petit pamphlet qui nous occupait fait quelque peu diversion. Texte d'humeur et d'humour, ce dernier n'était qu'une parenthèse dans la production de Lavoie qui s'avère aussi bon historien que patriote. À propos d'un collatéral, le Dr Arthur Lavoie, contemporain de Louis Riel, Joseph manifeste avec fougue sa solidarité avec ce « martyr du patriotisme » dont l'exécution est ressentie « comme un crime national ». Un parallèle est alors établi avec la Rébellion des Patriotes :

Si la Province d'Ontario est le château fort de l'anglais dans le Canada, la province de Québec est par contre la protectrice par excellence du français dans ce même Canada. N'est-ce pas à nous Canadiens français de Québec, un devoir, un point d'honneur de protéger les groupes français dans les autres provinces? La position des Métis ne ressemble-t-elle pas beaucoup à celle de 1837 et 1838? Et quels sont les Canadiens français qui ont combattu ces justes révoltés du droit et de la justice⁸² [?]

L'auteur s'emporte parfois sur la question nationale, mais il prend soin de fonder son propos sur des sources sûres. On observe aussi que, même dans ses savants travaux, il ne perd point son sens de l'humour. Ainsi se permet-il de « corriger » plaisamment l'éminent généalogiste M^{gr} Tanguay « et ceux qui l'ont suivi⁸³ », à propos du double mariage d'Augustin Lavoie, en 1728, puis 1729: « La lourde erreur de M^{gr} Tanguay étant corrigée, parlons maintenant de notre bon Augustin qui aujourd'hui, doit être dans la jubilation d'avoir retrouvé ses chères épouses. Je suis heureux de lui avoir rendu ce grand service⁸⁴. »

Ceci dit, l'essayiste Lavoie adopte un ton généralement sérieux et un style assez neutre pour présenter et commenter ses sources. Le sérieux de cette démarche,

81. J. LAVOIE, *La Famille Lavoie au Canada*, op. cit., p. 397.

82. *Ibid.*, p. 98-99.

83. *Ibid.*, p. 185 et suivantes.

84. *Ibid.*, p.188.

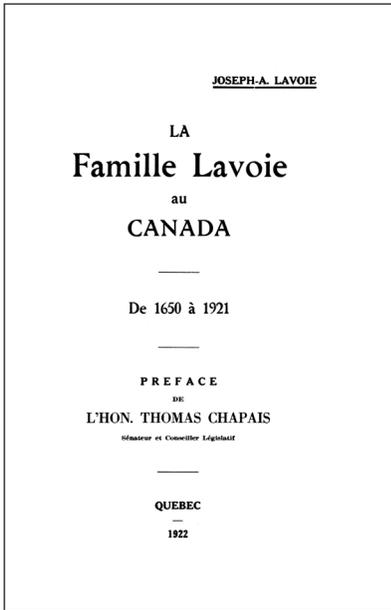


Figure 11

Joseph Lavoie, *La Famille Lavoie au Canada. De 1650 à 1921*, Québec, 1922, page de couverture
Collection de la Société canadienne-française de généalogie

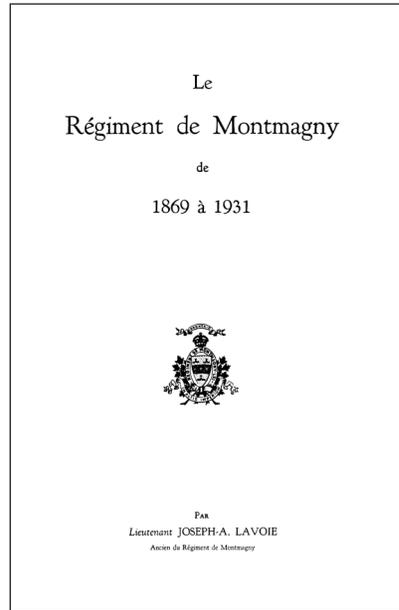


Figure 12

Joseph-A. Lavoie, *Le Régiment de Montmagny de 1869 à 1931*, Montmagny, Qué., [s.n.], 1932, page de couverture
BAnQ: 355 0971 L414re.

lié au fervent patriotisme de Lavoie ne pouvaient qu'inviter Thomas Chapais à préfacer l'ouvrage, sans dénigrer pour autant les écrits plus polémiques du sergent infirmier. En effet, outre la propre contribution de Chapais à l'histoire du Québec, on connaît son intérêt pour la satire et l'écriture pamphlétaire⁸⁵. Cet observateur perspicace de la scène politique et culturelle du Québec n'aura pas manqué d'apprécier, deux ans plus tôt, les chroniques de Lavoie dans *Le Canard*, tout comme la parution en brochure d'*Une Unité Canadienne*. N'eût-il pas percé

85. Il faut lire les pages que Chapais consacrait au Victor Hugo de « Napoléon le Petit », aux pamphlets de Paul-Louis Courier et au chansonnier Béranger qui lançait « les flèches de son carquois contre le trône et l'autel ». Pour Chapais, « cette guerre de chansons et de pamphlets [...] cette bataille de tous les jours livrée par une presse ardente [...] finit par tuer la Restauration ». Il est vrai que Chapais goûte aussi aux envolées d'Édouard Drumont et au style de Louis Veuillot : T. CHAPAIS, « Pamphlétaires et satiriques », dans *Discours et conférences*, t. 1, Québec, L.-J. Demers et frère, 1897, p. 277-332.

à l'époque l'identité du pseudonyme « Oval », que le nouvel opus de Lavoie le lui offre à présent comme sur un plateau. En effet, ce long essai généalogique sur les lointains ascendants et la parentèle immédiate de Joseph Lavoie recèle à la toute fin un détail d'importance sur son auteur.

Ce dernier s'y livre peu, il est vrai. Il ne consacre à lui-même (et à la troisième personne) que trente lignes sur les centaines de pages de cette somme archivistique⁸⁶. Mais on y apprend, presque à son terme, que Lavoie est bien l'auteur du pamphlet sur le colonel Beauchamp : « En juin 1920, *il* [Lavoie] publia 'Une Unité Canadienne' sous le pseudonyme de 'E. I. Oval'. Cette brochure fait connaître l'indigne conduite des mauvais officiers envers les soldats durant la "Grande Guerre"⁸⁷. » Cette révélation en dit long sur l'audace du satiriste et sa constance dans la dénonciation d'un « héros » de 14-18. Beauchamp n'était-il pas encore tout auréolé de sa gloriole (on se rappelle le Colonel Beauchamp, alias « Moi », affublé du « Reluquez-moi » braqué sur sa Légion d'honneur) ? Ainsi donc « adoubé » par Thomas Chapais, Joseph Lavoie peut-il en 1922 asseoir sa petite notoriété, après avoir impunément bravé son ancien supérieur hiérarchique de la Grande Guerre.

Le lieutenant Lavoie poursuivra ses recherches dans le domaine militaire puisqu'on le retrouve dix ans plus tard « ancien du régiment de Montmagny et de L'Islet » et auteur d'un volume de cent dix-sept pages : *Le Régiment de Montmagny de 1869 à 1931*⁸⁸ (fig. 12). Lavoie exprime sa fierté d'y avoir été lieutenant. Dans l'historique de cette unité comme dans sa conférence de 1929 sur la milice, Lavoie s'affirme plus que jamais patriote et attaché aux traditions militaires canadiennes-françaises. À la lumière de cet ouvrage, comme des remarques de Lavoie sur la bravoure légendaire des siens depuis la Nouvelle-France, il apparaît clairement que l'auteur d'*Une Unité Canadienne* n'a rien de l'anti-militariste et que ses « couacs » de 1919-1920 ne visaient qu'à réformer « la grande muette ».

86. Abordant ses collatéraux immédiats, Joseph mentionne deux de ses frères cadets engagés eux aussi dans la Grande Guerre : Gustave et Lionel, tous deux télégraphistes. Gustave s'illustra au fameux 22^e régiment canadien-français et mourut au lendemain de son retour à Montréal. Lionel, lui, transita un temps à l'Hôpital canadien de Saint-Cloud, près de Joseph qu'il précéda de peu à Montréal en avril 1919.

87. J.-A. LAVOIE, *La Famille Lavoie au Canada*, *op. cit.*, p. 296.

88. J.-A. LAVOIE, *Le Régiment de Montmagny de 1869 à 1931*, *op. cit.* Il s'agit, explique l'auteur, d'un régiment de la milice sédentaire qui, à l'origine, entendait « offrir à la jeunesse l'occasion d'inculquer, durant trois ou cinq ans, les principes et la pratique de ce que chaque soldat doit savoir avant de prendre du service actif. C'est une milice sur pied de paix, aussi coûte-t-elle vingt fois moins cher qu'une armée » : p. 114.

Conclusion

Au terme de ces remarques sur les « éclats du rire⁸⁹ » canadien en 1914-1918, il convient de situer cette singulière aventure éditoriale de Lavoie et Martin par rapport aux autres titres de notre corpus. *Une Unité Canadienne* relève du récit de guerre, mais aussi de la satire graphique (dont je n'ai pu livrer ici que quelques exemples et qui mériterait à elle seule une étude approfondie⁹⁰).

Comme écrit de guerre, *Une Unité Canadienne* est plutôt une chronique humoristique de la vie de caserne, loin du front, des tranchées et des scènes d'horreur. Bien qu'intimement liée à ces dernières puisqu'on y soigne les blessés, les mutilés et les « gueules cassées », la vie de cet hôpital militaire se déroule à un autre rythme et dans un tout autre climat. Pour les raisons qu'ils exposent en préface, les auteurs ne traitent pas des batailles, mais des « dessous de la guerre » : les abus commis par les « mauvais officiers » et les injustices subies par les soldats. On le voit, s'ils ne sont pas sur le front, Lavoie et Martin ont bien *du front* à rire de leurs supérieurs. Le ton et le style empruntés par ce texte « sérieo-comique » dépassent celui du comique troupier (cantonné, lui, à la blague salace et au rire gras). En comparaison, quand ils rapportaient de rares épisodes de détente et de divertissement sur le front ou lors de permissions, Caron, Corneloup, Lapointe ou Chassé les inséraient dans un récit plus austère : l'accent était mis sur la guerre elle-même, les opérations militaires, la mort et le moral des troupes. Caron, Corneloup et Lapointe y ajoutaient volontiers des considérations politiques, philosophiques ou religieuses.

Chez Lavoie, par contre, le propos apparaît plus léger, mais il n'est pas frivole pour autant : l'anecdote sur telle sottise ou telle aberration des gradés fonctionne comme l'*exemplum* d'une démonstration. S'opère alors une rhétorique de l'accumulation. De blague en blague, l'argument prend du poids. Mis bout à bout sur plus de cent pages, les multiples spécimens d'une gestion erratique de l'hôpital finissent par convaincre le lecteur d'un problème de fond : « Il y a quelque chose de pourri dans le Royaume de Pousse-Plus⁹¹ ». Mettre les rieurs

89. Pour paraphraser A. DE BAECQUE, *Les éclats du rire. La culture des rieurs au xviii^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

90. Cette étude des dessins de Moïse Ernest Martin, alias Rastus, se justifierait d'autant plus que l'artiste semble jusqu'à ce jour avoir échappé aux spécialistes de la caricature, selon les chercheurs Dominic Hardy et Éve Lafontaine (correspondance avec l'auteur, 27 juillet 2015), Stéphanie Danaux (correspondance avec l'auteur, 13 septembre 2015), Robert Aird et Mira Falardeau (correspondance avec l'auteur, 13 septembre 2015 ; 3 novembre 2015).

91. Pour paraphraser Shakespeare et la Soirée de gala imaginée par Lavoie et Martin : « Sous le haut patronage et avec le gracieux concours de Son Altesse Déloyale, le Prince héritier du Royaume de Pousse-Plus ».

de son côté garantit l'efficacité de la satire des mœurs militaires : *Castigat ridendo mores*. Le badinage, la dérision et l'ironie des auteurs à propos des méfaits du « colonel Moi » et de son frère, « Capitaine-Tartarin », peuvent virer au sarcasme. Mais l'on se tient dans les limites du bon goût et de l'esprit potache. C'est que nos amuseurs publics ne veulent pas s'aliéner les « bons officiers » de l'unité qui, on l'a vu, apprécient les galéjades de circonstance. Ces stratégies de dénigrement ont en effet une fonction précise dans la régulation sociale des corps d'armée.

Prenons l'exemple du charivari de la Soirée de gala qui frise, on l'a vu, le délire ubuesque. Cette charge implacable des rodontades militaires du « Capitaine-Tartarin » a une fonction conjuratoire et cathartique dans la culture de guerre. Il faudrait à ce chapitre rappeler la vieille tradition du « Régiment de la calotte » qui, sous Louis XIV, visait à faire justice de renommées usurpées en les stigmatisant par le rire. Forme de charivari militaire, ce « régiment » imposait des sanctions humiliantes aux fanfarons et aux officiers hâbleurs, comme l'explique Hervé Drévilion : « Le régiment de la calotte prétendait ainsi rétablir une saine économie de la réputation par une forme d'inversion carnavalesque. Il exerçait une sorte de justice corporative et drolatique, en jouant le rôle de ces peines infamantes où le coupable d'une infraction à la bienséance militaire était châtié à la faveur d'une mise en scène burlesque⁹². »

À la surenchère des vantards et des faux héros médaillés, répondait le « panthéon inversé » de figures grotesques et de chansons satiriques. Aussi nommées « le châtiment du morillon », ces pratiques contre les manquements à la sociabilité militaire restauraient l'honneur de l'unité concernée. N'en est-il pas de même avec les figures de Tartarin et du Colonel Moi, dans l'unité canadienne caricaturée par Lavoie et Martin ? Si cette vieille tradition remonte aux armées de Louis XIV, rien ne dit qu'elle n'eut pas cours chez les Britanniques. Qu'on songe à l'origine même de la caricature au Canada : les images railleuses du général James Wolfe, que le commandant Georges Townshend faisait circuler dans les rangs anglais en 1759⁹³. Le fait est qu'une tradition analogue s'observait encore récemment au Canada⁹⁴.

92. H. DRÉVILLON, « Le rire du sergent. Rire, violence et sociabilité dans le monde militaire sous le régime de Louis XIV », dans P. SERNA (dir.), *La politique du rire. Satires, caricatures et blasphèmes. XVI^e-XXI^e siècles*, Paris, Champ Vallon, 2015, p. 114.

93. Dominic Hardy a finement analysé ces dessins de James Wolfe aujourd'hui conservés au Musée McCord : D. HARDY, « Caricature on the Edge of Empire: George Townshend in Quebec, 1759 », dans T. Porterfield (dir.), *The Efflorescence of Caricature, 1715-1838*, Aldershot et Burlington, Ashgate, 2011, p. 1-29.

94. Auteur du *Royal 22^e Régiment* (Québec, Les éditions GID, 2013), et coordonnateur scientifique du colloque « Le Canada et la France dans la Grande Guerre 1914-1918 » (Ottawa, 11 et 12 novembre 2014), Serge Bernier évoque ainsi sa propre expérience militaire : « Nous

*

L'humour en guerre n'a pas encore livré tous ses trésors⁹⁵. La présente étude n'a fait que lancer des pistes à partir des témoignages de quelques Canadiens français pris dans la tourmente, soit sous le drapeau français (Caron), soit dans les forces britanniques (Lapointe, Corneloup, Audette, Chassé, Lavoie et Martin). Si, malgré l'âpreté des combats et les rigueurs de la discipline, l'uniforme n'a pas éteint l'esprit moqueur de nos pioupious, c'est, on l'a vu, que le rire des tranchées est un réflexe de défense contre la mort omniprésente. Ce rire, certes, n'est pas propre à nos combattants quand il porte sur l'ennemi⁹⁶. Il revêt toutefois un caractère particulier quand il se déploie au coeur d'un même camp et qu'il cible ses propres supérieurs hiérarchiques, sa propre communauté de référence: l'Angleterre, pour nos Canadiens. En 1914-1918, la situation coloniale dans laquelle ils se débattent au Québec et l'ambivalence de leurs allégeances (Québec? Londres? Paris?) colorent l'humour de nos soldats d'une touche particulière: le noir⁹⁷.

avons [...] dans les forces canadiennes — et britanniques — la coutume des “skits”, soit de petites scènes humoristiques, ou de courts textes, qui mettent en exergue de façon humoristique les manières ou le style d'une personne et le plus souvent en sa présence ou à sa connaissance [...]. Tout ça les rendait très humains finalement» (communication à l'auteur, 6 novembre 2015). Ce témoignage confirme notre hypothèse selon laquelle Lavoie et Martin n'agissaient pas dans le plus complet anonymat. Je remercie de Serge Bernier pour ses précieuses observations concernant le personnel militaire mentionné dans cette étude et la culture de guerre en 1914-1918 (communications à l'auteur du 6 novembre 2015 et 22 juillet 2016).

95. Éric Boulanger l'a récemment analysé dans des chansons canadiennes du XVIII^e siècle: É. BOULANGER, *La plume au fourreau. Culture de guerre et discours identitaire dans les textes poétiques canadiens du xviii^e siècle. 1755-1776*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, «L'archive littéraire au Québec, série Monuments», 2014. Pierre Monette en donne aussi d'éloquents aperçus dans les chansons des années 1775-1776: P. MONETTE, *Rendez-vous manqué avec la révolution américaine. Les adresses aux habitants de la province de Québec diffusées à l'occasion de l'invasion américaine de 1775-1776*, Montréal, Québec Amérique, «Dossiers documents», 2007.
96. Ce qui me semble relever d'une constante identitaire au Québec, c'est, en temps de guerre comme en temps de paix, le sens de la dérision et de l'autodérision, de la Nouvelle-France à nos jours. C'est l'hypothèse que j'explore dans mon actuel projet de recherche, plus centré sur les périodes antérieures au xx^e siècle que les travaux de R. AIRD, *L'histoire de l'humour au Québec de 1945 à nos jours*, Montréal, VLB, 2004, et *Histoire politique du comique au Québec*, VLB, Montréal, 2010. Voir aussi sur la période contemporaine, les études de L. JOUBERT sur l'humour au féminin: *Le carquois de velours. Ironie au féminin dans la littérature québécoise (1960-1980)*, Montréal, L'Hexagone, 1998 et *L'Humour du sexe. Le rire des filles*, Montréal, Triptyque, 2002.
97. Voir dans mon article précédent (p. 246-247) le rôle de l'humour noir dans le récit de guerre.

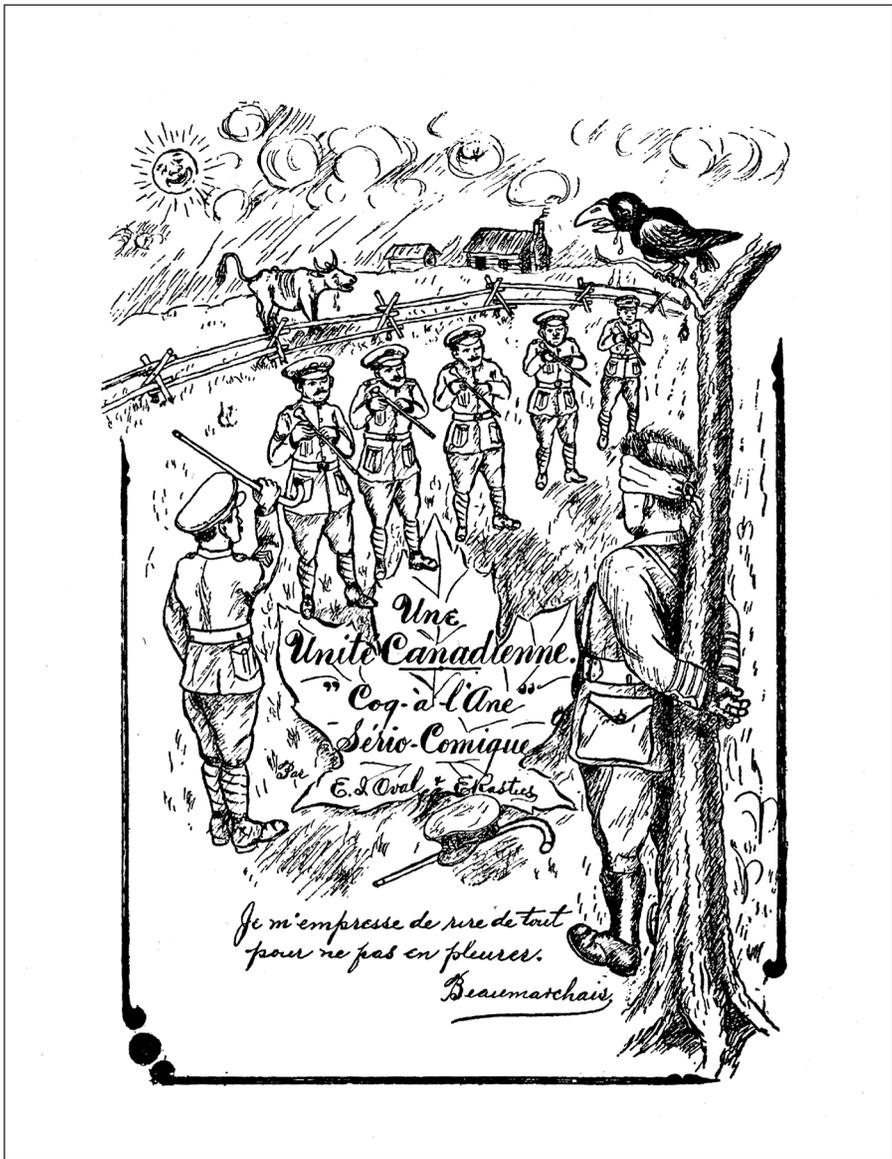


Figure 13

E. I. Oval et E. Rastus, *Une Unité Canadienne* [...],
page de couverture

Particulièrement sombres et striées de hargneuses hachures, apparaissent en effet les caricatures de Rastus. Noir en est bien l'humour sur la page couverture qui expose le Canadien français, les yeux bandés, au poteau d'exécution (fig. 13). Face au condamné à mort (de rire?), un peloton s'apprête à décharger le feu de... ses badines⁹⁸! Trônant au-dessus de l'arbre, un sombre corbeau bave et lâche sa fiente⁹⁹. Rire jaune ou rire noir? Prémonition de ce que risquent les auteurs à la parution du brûlot? Une légende court au pied de la victime: «Je m'empresse de rire de tout pour ne pas en pleurer. [signé] Beaumarchais». Figaro à la rescousse de Joseph Canada! C'est ainsi qu'à leur façon, Lavoie et Martin réintroduisent dans les rangs de «Son Altesse Déloyale» la tradition française du «régiment de la calotte». Nos «justiciers masqués» de 1920 contribuèrent-ils par leurs sarcasmes et leurs caricatures à restaurer l'honneur de leur unité, comme l'image de l'armée britannique en 1914-1918? Au lecteur de trancher. Sans y voir les précurseurs de nos Anonymous voués sur le Web à la défense de la liberté d'expression, force est d'admettre qu'Oval et Rastus agissaient bien en 1920 comme des lanceurs d'alertes et des redresseurs de torts. Notons aussi que, toutes choses égales par ailleurs, Lavoie et Martin encourageaient davantage le risque d'être découverts, que nos actuelles communautés d'internautes sous leur masque à moustaches et dans l'anonymat du cyberspace. Toujours est-il qu'avec leur humour plus grinçant que celui des Caron, Corneloup, Lapointe et Chassé, Oval et Rastus offrent à l'historien des lettres et des mentalités un utile complément à l'étude de «notre» Grande Guerre¹⁰⁰.

Bernard And

-
98. Voir figure 13: *Une Unité Canadienne*, page de couverture. Dans ce dessin, les fusils sont en effet remplacés par ces badines emblématiques de l'équipement britannique.
99. Allusion cocasse au «corbeau», dénonciateur anonyme? Le thème du volatile déféquant du haut d'un arbre, sur un même fond de paysage rural, se retrouvera dans une caricature politique de 1925, signée Passepoil (Albéric Bourgeois): v. M. CAMBRON, D. HARDY *et coll.*, *Quand la caricature sort du journal*, *op. cit.*, p. 266.
100. Outre les personnes auxquelles j'ai déjà manifesté plus haut ma gratitude, je remercie Jean-Paul Pellegrinetti, spécialiste de l'histoire sociale de la guerre à l'Université de Nice Sophia Antipolis: c'est dans son séminaire qu'en mars 2014 et octobre 2015, j'ai pu amorcer ma réflexion dont les grandes lignes ont été présentées le 26 janvier 2016 à Figura (Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire) de l'Université du Québec à Montréal et, le 12 octobre 2016, à la Société canadienne-française de généalogie.

ANNEXE 1

Chronologie de Joseph-A. Lavoie, alias E. I. Oval (1884-1945)¹⁰¹

22 mai 1884	Naissance de Joseph-A. Lavoie à Sainte-Hélène (comté de Kamouraska).
1899 à 1905	Il fait son cours classique au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, puis au collège de Lévis.
1906-1907	Il vit à Ottawa.
1907-1909	Congé de maladie à Saint-Philippe de Néri.
11 novembre 1907	Lieutenant provisoire (intérimaire) au Régiment de Montmagny.
1909-1915	Employé aux Archives judiciaires de Québec.
10 mai 1915	Enrôlement pour la Grande Guerre dans le 57 ^e régiment canadien-français ¹⁰² .
12 janvier 1916	Il passe au service de l'Hôpital général de l'Université Laval de Montréal (y reçoit-il une formation d'infirmier, entre janvier et mars?).
20 mars 1916	Départ de Montréal pour Halifax.
1 ^{er} au 9 avril 1916	Traversée de Halifax à Liverpool en Angleterre, sur « Le Baltic ».
10 avril 1916	Il rejoint le camp de Schornecliffe ¹⁰³ où s'entraînent 60 000 Canadiens.
30 juin 1916	Traversée de Southampton au Havre, en France.
8 juillet au 1 ^{er} août 1916	Voyage du Havre à Saint-Cloud, puis Joinville-le-Pont, près de Paris, où les deux hôpitaux canadiens du commandant Mignault et du colonel Beauchamp seront stationnés, au service de l'Armée française.
8 janvier 1917	Déplacement de l'unité médicale à Troyes, en Champagne.
13 août 1917	Lavoie signe avec Moïse Martin, sous le pseudonyme conjoint de « Joseph Canada », une lettre ouverte dans la <i>Tribune de l'Aube</i> , où il exalte le patriotisme des Canadiens.
30 juin 1918	Retour de Lavoie à Joinville-le-Pont.
11 novembre 1918	Armistice à Paris, mais longue attente pour le retour au Canada.

101. Si la vie civile de Moïse Ernest Martin, alias E. Rastus, reste encore à retracer, celle de Joseph Lavoie est mieux documentée. Sources principales : *Une Unité Canadienne*; J. LAVOIE, *La Famille Lavoie au Canada*, op. cit., p. 293-297, et dossier militaire de Joseph Lavoie : Bibliothèque et Archives Canada, RG 150, versement 1992-93/166, boîte 5449 – 39/N° 520846. Quant au dossier militaire de Moïse Ernest Martin, né le 22 janvier 1877, voir Bibliothèque et Archives Canada, RG 150, versement 1992-93/166, boîte 5991 – 56, n° 136361.

102. Dans sa notice autobiographique (J. LAVOIE, *La Famille Lavoie au Canada*, op. cit., p. 295), il s'y donne sergent. Sa fiche de recrutement (RG 150, versement 1992-93/166, boîte 5449 – 39/N° 520846) ne mentionne pas alors le grade de sergent qu'il aura obtenu ultérieurement (ou antérieurement, comme membre du Régiment de Montmagny en 1907), mais on y lit sa profession : « Clerk in the archives » (archiviste). Le document est contresigné par le lieutenant Braun Langelier, qui passera ensuite au 22^e Bataillon.

103. Aussi orthographié « Shorncliffe » : voir à ce sujet le site de l'ONF : « Canadian Training School in Shorncliffe » : <http://www3.onf.ca/ww1/building-a-force-film.php?id=531245> (visité le 13 juillet 2016).

- 1916-1919 Pendant ses permissions, il poursuit des recherches sur ses ancêtres à Rouen, Paris (aux Archives et à la Bibliothèque Nationale), en Normandie, en Bretagne, à Lyon et à Verdun (avril 1919).
- 13-14 mai 1919 Départ de Joinville-le-Pont pour Boulogne-sur-Mer, puis le camp de Witley en Angleterre.
- 17 juin 1919 Émeutes à Witley, dont témoignera Lavoie.
- 25 juin Départ des unités pour Liverpool, puis le Canada sur « Le Caronia ».
- 2 juillet Arrivée à Halifax
- 4 juillet Arrivée à Montréal
- 31 juillet Démobilisation.
- 28 septembre 1919 (jusqu'au 8 février suivant). Première parution d'« Une unité canadienne » en feuilleton dans *Le Canard* en collaboration avec Moïse Martin, alias Rastus.
- Juin 1920 Parution d'*Une Unité Canadienne* en brochure, sous le pseudonyme d'Oval, pour Joseph Lavoie.
- 18 octobre 1921 Mariage à Québec de Joseph Lavoie avec Éva Drolet (veuve de J. B. Matte).
- 1922 Lavoie publie *La Famille Lavoie au Canada. De 1650 à 1921*.
- 2 juillet 1929 Conférence de Lavoie aux officiers du Régiment de Montmagny, à St-Jean de Léry: « Ce que furent les Canadiens français comme militaires au Canada¹⁰⁴ ».
- 1932 Lavoie publie *Le Régiment de Montmagny de 1869 à 1931*.
- (1932-1945) Pas de renseignements sur cette période.
- 21 août 1945 Décès de Joseph Lavoie à Québec, à l'âge de 61 ans (Moïse Martin, lui, décédera le 31 août 1965).

*

104. « Ce que furent les Canadiens français comme militaires au Canada », dans J. LAVOIE, *Le Régiment de Montmagny de 1869 à 1931, op. cit.*, p. 104-115. Lavoie présente ainsi sa causerie: « Conférence tirée de l'« Histoire de la milice Canadienne-française » de Benjamin Sulte ». De larges extraits de ce livre de 147 pages publié par Sulte en 1897 sont en effet repris textuellement dans la conférence de 1929 (dont les douze pages sont une sorte de « reader digest » du livre de Sulte).

ANNEXE 2

Liste des figures

Figure 1

« La discipline militaire »

Le Canard, 28 septembre 1919 (BAnQ, Collection nationale, MIC A946)

Figure 2

Cartouche du *Canard*, 28 septembre 1919 (BAnQ, Collection nationale, MIC A946)

Figure 3

« J'me pousse »

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne*. « *Coq-à-l'Âne* » *Serio-Comique*. Par E. I. Oval & E. Rastus, s.l., s.éd., 1920, p. 140 (collection de l'auteur)

Figure 4

« Mon royaume pour un cheval (ou une jument) »

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne* [...], p. 147 (collection de l'auteur)

Figure 5

« Tartarin s'en revient de la guerre ».

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne* [...], p. 117 (collection de l'auteur)

Figure 6

« Baiser fraternel »

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne* [...], p. 149 (collection de l'auteur)

Figure 7

« Mystère »

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne* [...], p. 127 (collection de l'auteur)

Figure 8

« Le capitaine Tartarin, tambour-major [...] »

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne* [...], p. 97 (collection de l'auteur)

Figure 9

« On est décoré ou on ne l'est pas »

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne* [...], p. 108 (collection de l'auteur)

Figure 10

La une sur l'Hôpital général Laval n° 6. *La Patrie*, 38^e année, n° 12, samedi 11 mars 1916 (BAnQ, Collection numérique: <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/800158>)

Figure 11

Joseph Lavoie, *La Famille Lavoie au Canada. De 1650 à 1921*, Québec, 1922, page de couverture (collection de la Société canadienne-française de généalogie).

Figure 12

Joseph-A. Lavoie, *Le Régiment de Montmagny de 1869 à 1931*, Montmagny, Qué. : [s.n.], 1932, page de couverture (BAnQ: 355 0971 L414re).

Figure 13

E. I. Oval [pseudonyme de Joseph A. Lavoie] et E. Rastus [pseudonyme de Moïse Ernest Martin], *Une Unité Canadienne* [...], page de couverture (collection de l'auteur)